Carrefour
de **solidarité** internationale

Récits de stages

2015-2016

Carrefour
de **solidarité** internationale

165 rue Moor e, Sherbr oo ke, QC . J1H 1B8
Tél: 819-566-8595 | Téléc: 819-566-8076
info@csisher .com | www .csisher .com

Carrefour
de **solidarité** internationale

RECUEIL DE RÉCITS DE STAGE

2015-2016

PRÉFACE

POURQUOI UN STAGE QUÉBEC SANS FRONTIÈRES?

C'est avec un grand honneur que les stagiaires du Carrefour de solidarité internationale de Sherbrooke vous présentent ici leur recueil de textes et de photos. Il s'agit de précieux témoignages sur la grande aventure que sont les stages Québec sans frontières. On y présente leurs moments marquants, ceux qui les ont ému.e.s, troublé.e.s, frustré.e.s, questionné.e.s, formé.e.s en tant qu'humains et en tant que citoyen.e.s engagé.e.s. Il s'agit d'un outil pour sensibiliser tout leur entourage, les futurs stagiaires et toutes les personnes qui s'intéressent à la solidarité internationale aux expériences vécues à l'étranger.

Je suis particulièrement heureuse de pouvoir participer à ce recueil en tant que stagiaire OCI (organisme de coopération internationale) pour l'année 2016-2017 au CSI.

Ma première expérience de stage QSF, il y a déjà plus de dix ans, a construit la personne que je suis maintenant. La jeune femme timide que j'étais a été transformée au contact d'une communauté et de gens complètement différents de tout ce qu'elle avait connu auparavant. Cette confrontation a développé ma confiance en moi et mon stage a été le point de départ de mon choix de carrière, comme de mon désir d'engagement en faveur de la lutte aux inégalités sociales, qu'elles soient ici au Québec ou à l'étranger.

Ma première expérience de stage QSF, il y a déjà plus de dix ans, a construit la personne que je suis maintenant.

Un stage Québec sans frontières, ça change des vies, surtout la nôtre en tant que stagiaire. On apprend qu'on ne peut pas changer le monde en 3 mois, mais qu'on peut se changer soi-même. On part souvent avec l'idée qu'on va aider les gens de la communauté d'accueil, qu'on va leur apprendre des choses, alors qu'on gagne beaucoup plus qu'on ne donne de ce type d'expérience. On gagne des tonnes d'apprentissages, d'expériences, des talents nouveaux et des amitiés profondes avec les membres de notre groupe et avec les gens de la communauté et de notre famille d'accueil.

Un stage, c'est aussi quand on apprend à se connaître à travers les moments difficiles sur le terrain, quand rien ne fonctionne comme prévu, quand on se demande pourquoi diable on a quitté ceux qu'on aime et ce qu'on peut bien faire à l'autre bout de monde. C'est aussi des moments forts, quand on est fier d'un défi relevé ou ému d'un moment passé avec des gens qui nous étaient totalement étrangers il y a quelques semaines seulement, mais qu'on a déjà appris à aimer. Chacun des témoignages de ce recueil le montre bien.

On part souvent avec l'idée qu'on va aider les gens de la communauté d'accueil, alors qu'on gagne beaucoup plus qu'on ne donne de ce type d'expérience.

Quand on s'engage dans un stage à l'étranger, c'est surtout parce qu'on veut sortir de notre zone de confort. Ça permet de remettre en question profondément nos idées préconçues, nos perceptions comme Québécois-es, notre façon de vivre, nos choix quotidiens, et même notre personnalité. Ça ouvre grands les yeux et le cœur pour accueillir la diversité des êtres humains et mieux se comprendre nous-mêmes. Ça permet de mettre des visages, des noms, sur des communautés et des individus auparavant complètement mystérieux ou même effrayants.

C'est aussi une porte d'entrée à un engagement en faveur de la lutte aux inégalités. Que ce soit comme moi, à travers un stage OCI, qui permet de travailler dans une organisation de coopération internationale au Québec, ou tout simplement à travers un engagement citoyen plus global, dans nos actions au quotidien en luttant ensemble, d'égal à égal, pour un monde plus juste.

Le CSI est engagé, depuis 1976, à lutter contre les causes de la pauvreté et des inégalités entre le Nord et le Sud, par l'éducation du public, les stages de coopération internationale et les projets de long terme avec nos partenaires du Sud. Les stages QSF ne sont en fait qu'une petite partie de tout le travail qui se fait avec nos partenaires du Sud, que ce soit au Mali, au Pérou ou en Haïti. En tant que stagiaires, nos émotions et notre expériences sont tellement intenses qu'on en oublie parfois que notre stage n'est qu'un fragment des relations continues entre l'organisme et la communauté d'accueil.

Les stagiaires 2015 et 2016 et moi sommes donc très fiers de vous présenter ce recueil, témoins de la multiplicité et de la richesse de nos expériences de stage Québec sans frontières avec le CSI.

Bonne lecture!

Marie-Hélène Lajoie

Stagiaire OCI, Carrefour de solidarité internationale

HAITI

COMMUNE DE MOMBIN-CROCHU

PARTENAIRE: INSTITUT DE RECHERCHE ET D'APPUI TECHNIQUE EN AMÉNAGEMENT DU MILIEU

KIM DESLAURIERS

ACCOMPAGNATRICE HAITI 2016

3h de l'après-midi, assise devant mon ordinateur au travail, coup de barre habituel... je m'ennuie! Je rêvasse de partir au chaud, de sortir de mon confort, de vivre une vie de bohème. J'ai envie de tout sauf de rester dans ma routine du boulot 9 à 5 en plus de l'université à temps partiel qui ne finit jamais. En cours de vagabondage intellectuel, je fouine sur le site QSF.

Je me sens tout à coup remplie d'énergie et d'enthousiasme, je tente le tout pour le tout : je postule pour être accompagnatrice de stage. Mais oui, pourquoi je n'y ai pas pensé avant ! C'est sûr qu'on va me prendre : j'ai déjà été en Haïti, je parle créole, j'ai fait ma maîtrise en intervention de groupe avec des membres de la communauté haïtienne. Je suis la candidate idéale (que je me disais naïvement).

Le temps passe, tout va habituellement tellement trop vite que j'ai presque oublié que j'ai postulé pour une expérience humaine qui allait me changer à jamais. Deux jours avant mes trente ans, je reçois un coup de fil qui m'a permis de joindre mes rêves à ma réalité. Étienne m'appelle :

- Salut Kim ! On a regardé ton CV, on est intéressés à te recevoir en entrevue pour le poste d'accompagnatrice.

Wow ! Dieu existe !

Arrivée là-bas, contre toute attente, c'est moi qui ai eu un choc culturel en premier. Maison exiguë, défraîchie, odeur de pauvreté et cafard en prime. J'étouffe, je fais des cauchemars, je ne me sens pas bien du tout et je me demande même pourquoi j'ai voulu quitter mon confort. J'étais très inconfortable devant ma réaction puisque je ne croyais pas vivre un choc culturel aussi fort et aussi tôt dans l'aventure. Je me croyais immunisée pour y être déjà allée. Ça m'a pris un déménagement et une semaine pour m'en remettre. J'ai accepté l'aide d'une stagiaire, qui m'a fait du bien par son écoute et son non-jugement et j'ai cherché activement des solutions pour améliorer l'état de la maison: ventilateur, chasse-moustiques, moustiquaires, produits nettoyants, etc.

Mais, ce qui m'a vraiment permis de retrouver l'équilibre, c'est lorsque j'ai accepté ma réaction et ma vulnérabilité. J'ai alors reconnecté avec ma force intérieure et j'ai repris confiance en mes capacités d'accompagnatrice. Je n'ai pas besoin de vous expliquer que ça fait jaser d'entendre ton accompagnatrice crier à l'aide au beau milieu de la nuit, de la voir sur les nerfs à chaque fois que quelque chose ou quelqu'un la frôle, qu'elle laisse la porte ouverte de la salle de bain quand elle y entre et j'en passe. Je vous assure, ma crédibilité en a pris un solide coup.

> J'ai rencontré plein de situations interculturelles malaisantes, mais j'ai appris à me connaître davantage dans chacune d'elle.

Après avoir surmonté nos petits pépins de confort et avoir ri un bon coup de l'accompagnatrice, les autres difficultés ont été abordées avec beaucoup plus de compréhension, de calme, d'ouverture et d'écoute sur les réalités de chacun des stagiaires. Avec du recul, je me suis aperçue que d'être accompagnatrice, c'est loin de ce que j'avais imaginé. C'est cent fois plus dur, mais mille fois plus enrichissant que je ne l'avais pensé. Je referais l'expérience anytime.

Le seul conseil que je peux donner à une accompagnatrice, c'est de savoir rire d'elle-même et de ne pas trop se prendre au sérieux. J'ai rencontré plein de situations interculturelles malaisantes, mais j'ai appris à me connaître davantage dans chacune d'elle. Merci Mombin pour cette belle leçon d'humilité.

CHLOÉ COUTURE MATHURIN

STAGE HAITI 2016

Étant une amoureuse de randonnées, le petit sentier dans la montagne près de notre maison a attiré mon attention dès notre arrivée. La vue qu'elle nous offrait m'ayant charmée dès la première montée, j'ai rapidement intégré celle-ci à mon quotidien. J'étais toutefois loin de me douter de toutes les émotions qui m'attendaient sur cette fameuse petite montagne.

J'étais loin de me douter de toutes les émotions qui m'attendaient sur cette fameuse petite montagne.

Tout d'abord, je fus émerveillée devant ce paysage enchanteur. Les cactus bordant le petit chemin et les quelques manguiers dont les fruits jonchent le sol nous transportent bien loin des sentiers québécois. Les chèvres, cochons et chevaux que nous croisons sur notre chemin détournent mon attention de la vue splendide qui s'offre pourtant à moi. C'est une fois rendue au sommet que je remarquai réellement la beauté des montagnes à perte de vue, survolées par les oiseaux de proie qui planent dans le ciel. C'est inévitable, un moment de silence s'impose devant cette scène.

Ensuite, j'ai porté davantage attention aux gens que l'on croisait, et là embarque l'admiration devant leurs durs labeurs. Au pied de la montagne s'écoule un petit cours d'eau, que nous devons enjamber, où quelques femmes travaillent quotidiennement. Certaines ramassent du sable, le transportant sur leur tête pour le vendre, alors que d'autres font la lessive. Leur lourde tâche ne les empêche pourtant pas de nous

lancer leurs plus beaux sourires en nous saluant. Plus loin, sur les abrupts versants, se trouvent des champs dans lesquels nous voyons des hommes travailler, à condition d'y aller suffisamment tôt, alors que le soleil n'est pas encore trop fort. D'ailleurs, nous faisons inévitablement face à l'incompréhension de ces gens lorsqu'ils nous voient faire cette montée en plein soleil, sans autre but que par plaisir. Impossible de ne pas être touchée à la vue des jeunes enfants à demi vêtus s'amusant avec leurs petits cerfs-volants faits maison.

Les premières fois, ce sont des moments remplis de joie. L'occasion parfaite pour tisser des liens entre stagiaires, ainsi qu'avec quelques locaux qui nous suivent par curiosité. Les discussions au sommet sont légères et les rires sont contagieux. Plus le voyage avance, plus ces liens se resserrent, et plus les conversations deviennent profondes et personnelles. On s'ouvre tranquillement à l'autre, dévoilant nos passés et libérant nos sentiments refoulés. La confiance qui teinte ces dialogues démontre la sincère amitié qui s'est développée entre nous. Je me sens alors tellement chanceuse d'avoir ces personnes à mes côté dans cette aventure, et privilégiée qu'elles m'apprécient autant. Les angoisses, les déceptions et les frustrations par rapport au voyage sont aussi partagées. Tout d'un coup, je me sens moins seule, je me sens comprise. Ce n'est maintenant plus de la faiblesse que de trouver certains jours plus difficile, c'est tout simplement normal. Le cœur plus léger, je redescends plus motivée que jamais à affronter les défis qui nous attendent en bas. Après tout, on est tout de même huit belles sardines entassées dans notre petite maison haïtienne, à tout partager, maladies et insomnies comprises. Rien à voir avec notre confort québécois! Les coquerelles, les souris, les chats et les poules qui s'invitent dans nos chambres nous le rappellent très bien les jours où l'on pourrait commencer à s'habituer. La différence culturelle n'est pas toujours facile à vivre et ce petit moment d'intimité à l'écart des yeux curieux qui jugent nos moindres faits et gestes devient apaisant et réconfortant. L'endroit est idéal pour prendre un peu de recul. Les plus belles discussions de l'été, celles me portant le plus à d'enrichissantes réflexions, ont d'ailleurs été échangées paisiblement sous l'arbre au sommet. Mes amis me font prendre conscience du chemin que j'ai parcouru, des progrès réalisés. Je me sens ainsi valorisée et mon estime de moi remonte en flèche. Je comprends alors que le groupe me soutient et qu'il croit en mes capacités.

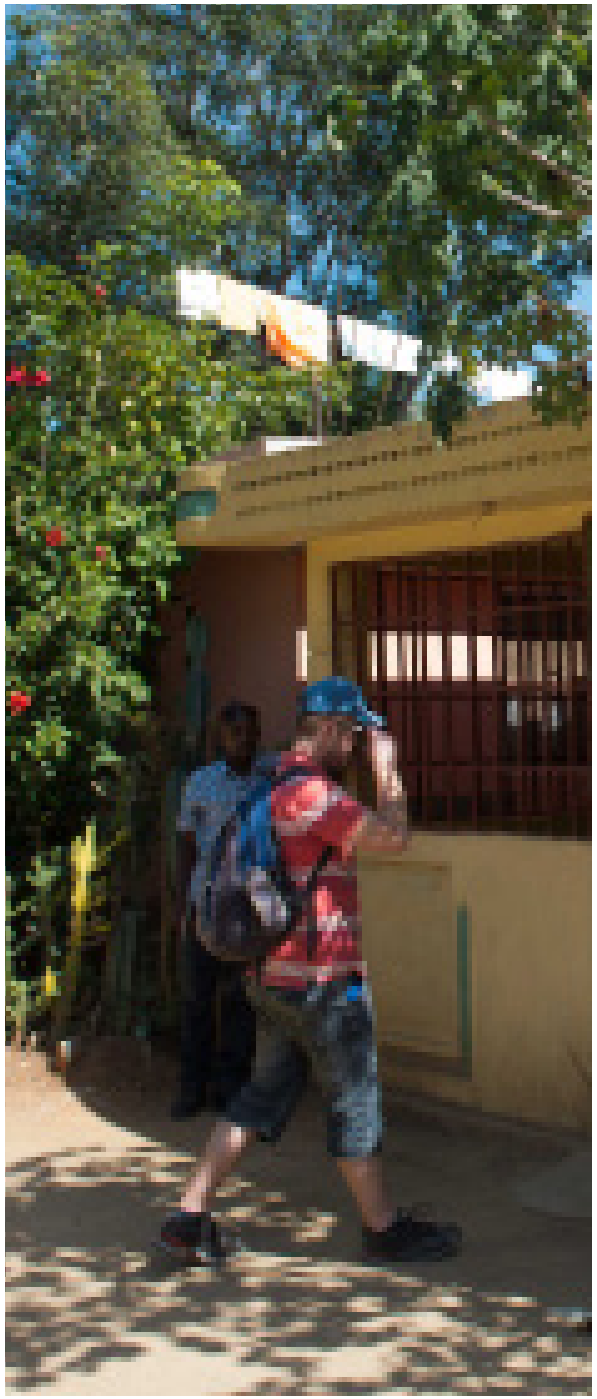
Plus le voyage avance, plus ces liens se resserrent, et plus les conversations deviennent profondes et personnelles.

La vue du village dans son ensemble porte aussi à réfléchir. Aucune autre trace de civilisation dans les environs. On ne peut voir que les montagnes de notre point de vue. Pendant un instant, je me sens exclue du monde entier. Puis, je pense au peu d'opportunité que Mombin Crochu a à offrir à ses habitants, ainsi qu'à la complexité de partir ailleurs. L'accessibilité à tout bien matériel est extrêmement réduite. Inévitablement, j'en viens à me sentir coupable d'avoir autant de moyens et de ressources pour faire tout ce dont je pourrais rêver au Québec, mais de ne pas l'atteindre par manque de motivation ou de confiance. Coupable de trouver le moyen de me plaindre de toutes ces choses tellement insignifiantes. Coupable de toujours en vouloir davantage. Coupable de ne pas me rendre compte de la chance que j'ai d'être née dans notre magnifique pays. D'ailleurs, nous avons eu la chance de voir des gens prier sur le sommet. Nous pouvions ressentir leur désespoir et leurs souffrances à travers leurs chants et leurs cris cacophoniques. La culpabilité fait alors place à l'impuissance. J'aimerais tant pouvoir faire quelque chose pour les sortir de leur misère, mais qu'est-ce qu'une jeune étudiante sans revenu comme moi peut bien changer?

Arrivent des émotions complètement différentes lorsqu'un soir, vers minuit, les quelques verres de Barbancourt que nous avions bus nous donnent la brillante idée de s'aventurer sur la montagne. Prenant la proposition pour une plaisanterie, la majorité du groupe alla bientôt dormir. Avaient-ils vraiment compris notre intention? Allaient-ils s'inquiéter et nous chercher? Qu'en penserait l'accompagnatrice si elle l'apprenait?

Ayant trop d'énergie pour aller se coucher et prêts à en assumer les conséquences, nous partons donc deux courageux dans cette expédition nocturne, lampe de poche à la main. L'excitation du début s'est vite changée en panique lorsque je vis une tarentule à deux pas devant moi sur le sol. Notre surprise fut encore plus grande lorsque celle-ci s'enfuit à grande vitesse dans le ruisseau en nageant avec aisance! Bien que la crainte d'en croiser une autre me tracassait un peu, je fus prise d'un fou rire incontrôlable quelques instants plus tard, ce qui me ramena au moment présent: mon compagnon venait de se cogner la tête contre un cactus! Mais le moment de tranquillité qui nous attendait au sommet en valait définitivement la peine. Étendue sur le sol à regarder le ciel étoilé, à parler de tout et de rien aux sons lointains des chiens et des coqs, j'étais bien. Tout simplement bien. Je savourais le moment présent, ainsi que l'air un peu trop frais qui me donnait des frissons, sensation que je n'avais pas sentie depuis mon arrivée dans le pays. Les heures passèrent comme des minutes, parsemées de quelques silences qui trahissaient de brefs moments de somnolence. Soudainement, mon complice me fit remarquer l'épais brouillard qui était descendu sur nous, annonçant le levé du jour qui approchait. Voulant profiter de ce spectacle, nous avons donc attendu que le soleil apparaisse avant de rentrer dormir, avec, pour ma part, un de mes plus beaux souvenir de ce séjour en Haïti.

Et puis, un jour, arriva la dernière montée. Je marchais le plus lentement possible dans l'espoir que ce moment s'éternise. Un des Haïtiens qui nous accompagnait avait une radio à la main, jouant les airs que nous entendions en boucle depuis plus de deux mois. Ceux-là même qui usaient ma patience quelques semaines plus tôt étaient dorénavant synonymes de nostalgie. Les souvenirs plein la tête et le cœur gros, je venais de prendre conscience de tout ce qu'une petite montagne avait pu me faire vivre.



CHRISTINA MATTIE DRIEDGER

STAGE HAITI 2016

Mombin-Crochu - Monben Kwochi

Mombin-Crochu est un village situé dans le nord-est d'Haïti. Niché sur la frontière de la République dominicaine, c'est un paradis montagneux: des collines sans fin, des rues de poussières dorées, des manguiers, des papillons violets, un soleil chaud et tropical qui brûle pendant la journée et un spectacle d'éclairs qui allume le ciel presque chaque nuit. Un jour, on a demandé à notre partenaire de terrain d'où provenait le nom du village. Il nous a expliqué qu'il y a bien longtemps, à l'entrée du village à côté du cimetière, se tenait un arbre mombin tordu (ou croche). L'arbre n'est plus là, mais le village garde ce nom.

Le DJ - DJ a

En plus de ses fonctions professionnelles, notre partenaire était aussi DJ durant ses temps libres. On aimait bien niaiser avec lui, l'appelant souvent par son nom de scène, « Big Allen ». Après les journées de travail à la pépinière, Big Allen nous donnait des cours de créole dans notre petit salon. Parfois, à la place des cours, nous regardions un film ou bien faisions des soirées dansantes. La musique fait partie intégrante de la culture haïtienne et les voisins n'hésitaient pas à se joindre à nous. Pour avoir plus d'espace, les gens se mettaient dans la rue pour danser et jaser. Nous profitions de petites soirées sous les étoiles d'Haïti.

La pépinière - Pepinyè a

Chaque matin, on se rendait à la pépinière pour entretenir nos plantules de moringa. Sous un toit de feuilles de palmiers y poussaient également du café, des arbres de papaye, de fruits à pain et des organiers. À côté se trouvait un espace à aire ouverte réservé pour les rencontres des membres de la coopérative. Un jour, nous avons assisté à l'élection d'un nouveau président. Les candidats se présentaient un par un et ensuite le peuple pouvait faire son choix. Au lieu d'un nom sur un bulletin de vote, chaque candidat était représenté par une feuille d'arbre différente. Les gens sélectionnaient la feuille de leur candidat désiré et celui avec le plus de feuilles gagnait! Je ne m'intéresse pas trop à la politique, mais ces élections-là, je ne les oublierai jamais.

Au lieu d'un nom sur un bulletin de vote, chaque candidat était représenté par une feuille d'arbre différente.

Bonjour - Bonjou

A Mombin-Crochu, on dit bonjour à tout le monde; ou bien, « bonjou » le matin, « bonswè » l'après-midi et « bon nuit » le soir. J'ai beaucoup aimé cette coutume car je me sentais tout de suite plus proche de la communauté. Puisque le village était petit et que nous nous déplacions toujours à pied, nous disions bonjour de nombreuses fois par jour. Après un moment, ça devenait automatique. Un matin je montais la rue et n'étant pas encore complètement réveillée, j'ai ouvert ma bouche pour saluer quelqu'un sur le bord du chemin. Mais, juste avant que mon bonjour ne sorte, j'ai levé les yeux pour apercevoir, non pas un voisin amical, mais un animal! J'ai failli dire bonjour à une vache.

La montagne I - Mòn nan I

August 8th, 2016 - Today, I climbed the mountain and I remembered who I am, where I came from and where I am going. I often forget the strength that lies within and the hopes and dreams that lie ahead, waiting to be cherished. For a small moment today, I was reborn.

La montagne 2 - Mòn nan 2

Les gens vont à la montagne pour prier. La prière prend toutes les formes: la parole, la chanson, ou le cri. Il nous est arrivé plusieurs fois d'atteindre le sommet pour trouver des gens en train de prier. Curieux, nous les observions discrètement, regardant le village en bas et réfléchissant sur notre propre voyage. Seul, ou en la présence des autres, la montagne était une retraite paisible qui offrait à la fois la solitude et la protection contre les préoccupations de la vie d'en bas.

Les amis - Zanmi yo

Un des plus beaux souvenirs de mon stage est sans doute les amitiés liées avec les membres de mon groupe. Chaque stagiaire avait quelque chose de spécial à offrir et, ensemble, nous avons réussi notre mandat et notre voyage. Vivant dans un petit espace, la compréhension, le compromis, le respect et l'humour sont devenus les piliers de notre maison. Nous partagions tout: la nourriture, les vêtements, le maquillage, les stylos, les moments de joie et la maladie. Quand je suis tombée malade, mes amis étaient là pour prendre soin de moi. En fait, nous sommes devenus plus que des amis, nous sommes devenus une famille.

Quand je suis tombée malade, mes amis étaient là pour prendre soin de moi. En fait, nous sommes devenus plus que des amis, nous sommes devenus une famille.

Les enfants - Timoun yo

À Mombin, il y avait des enfants partout! Lorsque vous pensiez que vous êtiez seul pendant un moment, une petite tête apparaissait derrière un arbre, une petite main touchait votre épaule, une petite voix criait votre nom (ou le nom de quelqu'un dans votre groupe). Si petits et pourtant si intelligents, les enfants, qui sont devenus nos amis, sont aussi devenus nos guides et nos informateurs culturels. Ils ont appris de nous et nous d'eux. Leurs rires, leur curiosité, leur innocence et leur sagesse ont illuminé notre séjour et apporté un sens à ce qu'on faisait.

À Mombin, il y avait des enfants partout! Lorsque vous pensiez que vous êtiez seul pendant un moment, une petite tête apparaissait derrière un arbre...

Les femmes - Fanm yo

Les femmes du village travaillent très fort. Elles font la lessive à la main, cuisinent sur le charbon, travaillent au marché et s'occupent des enfants. Je pense qu'on peut parler de « super-femmes ». Certaines femmes étaient impliquées dans notre projet comme guides et traductrices pour nos activités de sensibilisation. Christiane nous a beaucoup aidé pendant ces activités. Souriante et énergique, elle nous menait chez les familles de son voisinage qui pouvaient profiter le plus de nos connaissances. Elle était aussi sage-femme et le jour avant que cette photo ait été prise, elle a aidé une jeune mère à accoucher chez elle. Christiane nous a dit avec grande fierté que le nouveau-né et la maman étaient en bonne santé.

Le beurre d'arachide - Manba a

Le voyage fait découvrir beaucoup de nouvelles choses. Mais, quand on est loin de chez nous, il est parfois réconfortant de retrouver un petit goût « familier ». Pour moi, le beurre d'arachide d'Haïti, ou le « manba » était cela. Le mamba est vite devenu ma collation préférée, étalé délicatement sur un craquelin de cassave ou savouré à la cuillère. Quand notre chauffeur bien aimé, Ti-Joe, arrivait de la grande ville avec nos provisions pour le mois et un gros pot de mamba, c'était Noël.

Le marché - Mache a

À Mombin, presque tout est acheté et vendu au marché public. Bruyant et coloré, vous pouvez y retrouver tout ce que votre cœur désire. Au début, j'ai trouvé stressant de faire les commissions au marché. De plus, il n'y a pas de prix sur les produits, alors il fallait négocier. Certes un peu timide, j'ai souvent fini par payer le plein prix (ou peut-être même plus!). Cependant, je me suis donnée le défi de magasiner au marché, d'abord avec mes amis et ensuite toute seule. Des femmes du village nous ont invités à travailler avec elles et un matin j'étais vendeuse derrière un petit kiosque. J'ai même fini par vendre une paire de boucles d'oreilles!

La compréhension du voyage - Konprann vwayaj la

Une stagiaire (zanmi mwen) avait amené avec elle des cartes de chakras. De temps en temps on en tirait ensemble pour le fun, pour passer le temps ou pour inciter à la réflexion. Dans l'avion de retour vers le Québec, j'ai tiré par hasard la carte « la compréhension du voyage ». Elle n'aurait pas été plus parfaite. Pendant ce voyage j'ai appris et compris tellement de choses à propos de moi-même, mes valeurs, ma famille, mon chemin, ma vie. Avant tout, j'ai compris que l'aventure n'est pas finie et que cette expérience ne cessera jamais de m'apporter d'autres révélations dans le futur.

CRISTELLE LAFLAMME-ALLARD

STAGE HAITI 2016

Haïti, mon amour, il y a de cela quelques mois, un avion m'a déposée sur ton corps empreint de cicatrices. J'avais l'impression que je venais y mettre mon baume pour les guérir en deux mois et demi. Cette tâche que je me donnais, tirée de l'impossible, m'a effrayée. Je n'étais pas la bienvenue dans ce petit village nommé Mom-bin-Crochu. Je sentais que tu me hurlais de partir. Ta chaleur m'étranglait et ton peuple était pire. Les enfants me regardaient comme une femme prête à les enlever à leurs parents et leurs aînés. Oh! tes aînés chéris transpiraient la colère d'un autre temps. Celle de la rancune sèche envers les profiteurs et les esclavagistes blancs. Dans la rue, les gens m'interpellaient par ma couleur de peau, comme si je n'étais qu'un synonyme de bien matériel. Au marché, les prix étaient plus élevés pour nous et les passants n'hésitaient pas à me quémander de l'argent. Mes cauchemars étaient hantés par tes insectes les plus cornus et poilus.

J'essayais tant bien que mal de m'intégrer par de courtes conversations en créole, sans succès réel.

C'est entre la musique rythmée des tam-tams et des chants à gorges déployées que j'ai compris ton murmure si doux à mes oreilles.

Lors du premier dimanche, je suis allée à l'église catholique. Je ne suis pas baptisée et je n'avais aucune idée du déroulement d'une messe. Ma perle, le goût âcre de la culpabilité a envahi ma bouche lorsque la prière m'a fait comprendre que mes ancêtres t'ont enfoncé la religion dans la gorge. J'avais envie de quitter cette église, mais la musique a commencé. C'est entre

la musique rythmée des tam-tams et des chants à gorges déployées que j'ai compris ton murmure si doux à mes oreilles: "Cristelle, assis-toi, écoute, regarde ma culture. Prends le temps de sentir, prends le temps de vivre." J'ai donc suivi ton conseil et j'ai observé les femmes, yeux clos, mains en l'air, implorant Dieu et priant sans retenue l'abondance et la grâce. Elles étaient belles ces femmes criant et bougeant sans crainte dans une harmonie entrainante. Après cette messe, je me suis mise à les imiter avec les yeux de la patience et non ceux de l'empressement. J'ai commencé à laver mes vêtements avec la rigueur d'une Haitienne, cuisiner sans avoir peur de ce que la lame et le charbon pouvaient m'infliger, parler avec la prestance d'une maîtresse de maison, marcher au rythme des grands-mères qui trainent du sable sur leur tête et attendre que le soleil tape moins adossée sur les briques aux côtés de mes voisines. C'est en imitant que j'ai pu devenir.

Mon amour, tu as fini par m'adopter, mais pour vivre à tes côtés il faut habituer ses yeux à tes douleurs. Marimen, femme du quartier, ne parlait pas beaucoup, mais elle n'avait pas besoin de dire un mot puisque son regard me transmettait chacune de ses émotions. La résilience de cette femme me transperça lorsqu'elle laissa ses deux plus jeunes enfants déménager à l'autre bout du pays la tête haute en ne les saluant que d'un signe de tête lent et tenu. Ils comprirent et c'est ainsi qu'ils quittèrent Mombin-Crochu pour pouvoir aller manger trois fois par jour et avoir une éducation convenable. Jamais je n'aurai cette force. C'est pourquoi, ma chérie, tes enfants resteront tes enfants. À leur naissance, tu leur donnes le courage d'affronter la vie une journée à la fois et, cela, aucun dictateur, colonisateur, aucune maladie ou aucun dieu ne te l'enlèvera.

Ensuite, tu m'as offert ta beauté sans retenue. Tes couchers de soleil chavirants et tes orages humectants la jungle et la mangue ont englouti mes sens. Les arbres à cachous, les avocatiers et les bananiers recouvrent lentement tes collines scalpées par Duvalier. La musique résonnait toujours dans Mombin, comme l'écho céleste du bonheur. De la discothèque jusqu'au voisin qui joue de la guitare, la musique était l'hymne du temps qui passe.

Ta communauté participait par quarantaines à nos formations. Ils posaient des questions d'une telle pertinence et apportaient tant de connaissances supplémentaires que nos ateliers se prolongeaient encore et encore. Peu à peu, les gens dans la rue commençaient à m'appeler Cristelle et je payais maintenant mes avocats cinq gourdes au lieu de vingt. Il est long le chemin de l'intégration, mais il en vaut la plus grande peine du monde.

Ta communauté participait par quarantaines à nos formations. Ils posaient des questions d'une telle pertinence et apportaient tant de connaissances supplémentaires que nos ateliers se prolongeaient encore et encore.

Des amis sont entrés dans mon quotidien. Ils m'ont appris à danser le compas, ce déhanchement à deux si naturel que Dany Laferrière appelle la baise verticale. Le corps est essentiel pour eux. Pas en termes occidentaux; pas le culte de la jeunesse, de la beauté et de l'hypersexualisation. Non, l'importance d'être en lien avec son corps, de savoir le bouger pour séduire et communiquer, de l'utiliser comme outil de travail et de s'en servir pour protéger et aimer. Jamais les gens ne m'ont autant touchée qu'en tes lieux, Haïti. Que ce soit pour prendre de mes nouvelles ou pour marcher dans les rues, il y avait toujours quelque part une main qui, soit, tenait la mienne, m'enlaçait les épaules ou me caressait le dos. Je n'ai plus peur de toucher, j'ai compris qu'il est important de le faire même étant adultes, pour pouvoir sentir que nous ne sommes qu'un.

Le départ approchait. Mes souliers étaient usés par la boue, j'avais maigri et mes intestins étaient terrassés par la typhoïde, mais jamais de ma vie je ne m'étais sentie l'âme en paix à ce point.

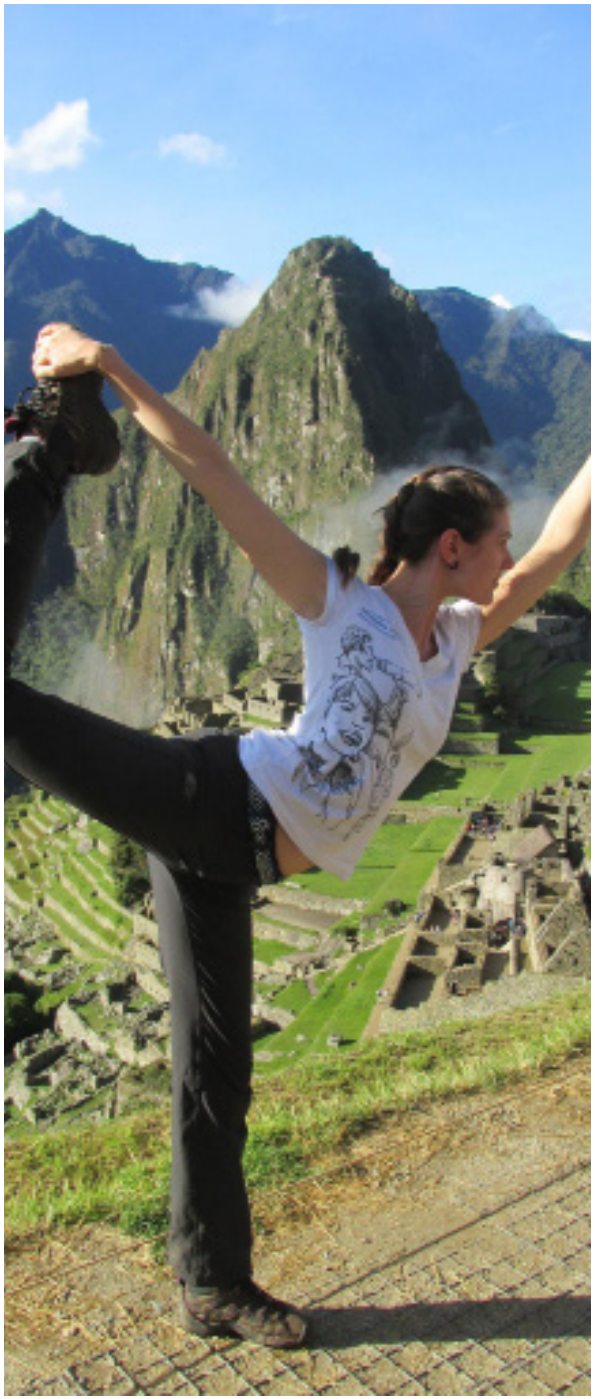
La veille de notre départ, la cuisinière, Madame Ducange, m'a emmenée dans sa maison pour me dire droit dans les yeux, avec la franchise la plus sage du monde: «Ti-Cris, tu es ma fille, je vais prier pour toi, tu vas peut-être m'oublier, mais une mère n'oublie pas son enfant.» Le lendemain, je suis partie sans rien laisser. Je préférais garder le lien spirituel avec tes gens que le lien matériel facile. J'avais les yeux boursouflés de larmes, mais je les utilisais encore un peu pour photographier les dernières images de Mombin-Crochu. De la vieille camionnette de nos responsables, je voyais les villageois défiler en agitant les mains. À ce moment, je croyais mourir de chagrin. La jungle a fait place à la cacophonie musicale du Cap haïtien. Quelques touristes, ainsi que les Casques bleus, tous blancs ou latinos, nous saluaient avec cette espèce de complicité malsaine qui me donne la nausée. Armés de mitraillettes, tous souriants, presque fiers d'avoir déclenché une épidémie de choléra sans le moindre remord. Ce fût ma dernière image de toi.

J'imagine que tout s'est fait en douceur puisque j'étais de retour, blottie dans les bras soulagés de mes parents. Je ne sais pas si un hougan vaudou m'a jeté un sort, mais je ne suis maintenant qu'un zombie errant à Montréal et j'ai du mal à reconnaître mon pays, subitement si froid à mes yeux. J'en reviendrai de toi, Haiti, mais tu as pris mon coeur et tu m'a appris plus que ce que je ne demandais. Ton peuple est beau; il a tes traits. Tu dois l'équiper de machettes, parce que le changement l'anime et il travaillera, oh oui! il travaillera sans relâche, crois-moi. Il a déjà commencé. De mon côté, je danserai sur tes rythmes ancestraux et je hurlerai ton histoire parce qu'une fille n'oublie jamais sa mère même si elle n'est qu'adoptive. Mesi anpil pou tout sa ou te fè pou mwen.

PÉROU

MUNICIPALITÉ DE COMAS

PARTENAIRE: AYNI DESAROLLO



ANNA-MARIA NIETO

ACCOMPAGNATRICE ENVIRONNEMENT PÉROU 2016

Bonjour les amis, bonjour la famille!

Je profite de ce samedi tranquillou pour vous glisser un mot. Il fait tellement chaud en ce moment que ça ne donne même pas envie de sortir de sa chambre. Sauf pour aller à la piscine tantôt!

Demain, c'est la journée dédiée au ramassage des déchets sur la plage. J'ai hâte, mais en même temps on va mourir de chaud. Cette fois-ci, je vais être plus vigilante sur l'étape du crémage (car je plume encore sur le ventre depuis la dernière fois...)

Hier soir, nous avons donné notre premier atelier sur les changements climatiques (en espagnol S.V.P.). 25 jeunes ont travaillé avec nous pour faire ressortir les problématiques environnementales en lien avec l'agriculture intensive et l'élevage (soit l'usage de l'eau, les OGM, les pesticides, la déforestation, la perte des services des écosystèmes, etc.). Au total, ils s'approprieront trois ateliers d'information pour ensuite les (re)donner dans les écoles du district. Nous jouons donc un rôle de passeur d'informations. J'adore ça. Pour introduire ce sujet, nous avons diffusé Cowspiracy mardi dernier. Ca a chamboulé bien du monde dont mes jeunes qui veulent réduire considérablement leur consommation de viande! Petite victoire supplémentaire. Les deux autres ateliers porteront sur les déchets puis sur le transport et l'industrie.

Le programme de la semaine prochaine : plantage d'arbre au bord du fleuve Chillon afin de le revégétaliser et de sensibiliser la population avoisinante à sa protection.

Pour ce qui est plus personnel, j'ai eu un petit passage à vide en début de semaine. Ma maman Edith est tombée sous la douche et s'est cognée la tête. Elle a dû rester un peu à l'hôpital. Ensuite, nous n'avions plus d'eau à la maison car mes frères et soeurs avaient fait leur lavage le dimanche. Et pour finir, pas d'électricité à la maison communautaire, donc pas moyen d'avoir internet au travail, etc... Bref, ça va mieux. On garde le sourire et la bonne humeur. De plus, dans une semaine nous partons pour Cuzco, tengo ganas!

Je vous embrasse tous très fort et n'hésitez pas à juste me répondre par un bisou, comme ça je sais que vous avez bien lu mon courriel ;-)

Hasta luego!

-

Bon lundi de Pâques!

Me revoici en ligne après deux belles semaines d'aventures péruviennes. J'écris en ce moment depuis mon siège d'autobus (eh oui! il faut bien faire les vingt-deux heures de retour!). Il est trois heures du matin et c'est bien tranquille.

Je suis allée dans la jungle cinq jours avec mes jeunes amis. Ce fut toute une aventure : pluie, boue, randonnée de nuit pour chercher les singes, bateau sur une lagune pour chercher les caïmans et j'en passe. Mes moments préférés ont été de m'endormir dans le hamac à écouter les animaux tout proche et regarder la pluie tomber ou encore les lucioles dans les arbres.

Nous nous sommes baladés dans une forêt primaire et une forêt secondaire: bien différent! Notre ami et guide, Darwin, a partagé avec nous ses connaissances tant sur la faune que sur la flore de la selva (forêt en espagnol); histoires sur les tribus natives non loin, infusions de plantes médicinales, etc.

Pour ce qui est du trek du Machu Picchu, ce fut aussi une belle aventure. J'ai découvert que je ne souffrais pas de l'altitude (4200 mètres) même si je ne chiquais pas les feuilles de coca (ici, les gens consomment ces feuilles pour leurs effets médecinaux.) Pour ma part, j'en ai consommé en simple infusion. Sinon, le goût dans la bouche est bien trop fort pour moi.

Dans notre groupe, nous étions seize touristes, dont deux Canadiennes du BC, quatre Hollandais et deux Danois. C'était difficile pour mes jeunes et moi-même de repasser en anglais après deux mois d'espagnol intensif. Le mélange des langues a été très divertissant (ex: I like caminar ; es nice ; puedes give me the azucar).

L'arrivée à la cité des Incas de bon matin (nous nous sommes levés à trois heures pour entrer les premiers), au lever du soleil, était un moment fort que chacun et chacune va sûrement garder dans sa mémoire pour ... toda la vida.

C'était difficile pour mes jeunes et moi-même de repasser en anglais après deux mois d'espagnol intensif.

J'ai trouvé Le petit prince en espagnol (El principito)! Ce sera bien apprécié pour le reste du trajet car les blagues de borrachos du bus, même si la dernière était mignonne: "Qual es la diferencia entre un árbol y un borracho ? El árbol empieza en el suelo y termina en la capa. El borracho comienza en la capa y se acabo en el suelo."

J'ai cru comprendre qu'il y a eu des événements importants durant notre absence au bureau d'Ayni. Il semblerait que notre collègue péruvienne ait quitté le bateau durant nos vacances. J'attends de voir ça en arrivant mardi à la maison communautaire. Ça risque d'être deux dernières semaines de travail bien chargées et mouvementées.

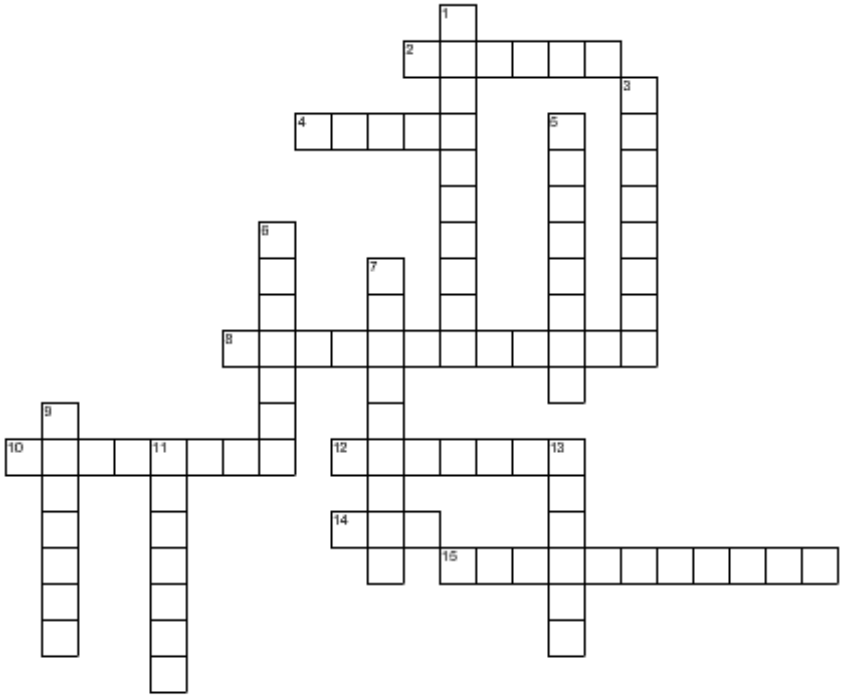
Sinon, ce jeudi, nous sommes invités par l'ambassade du Canada au centre-ville de Lima pour un pot. Ça va être l'occasion de sortir la robe et d'aller rendre visite à mon ami Rodrigo en suivant.

Voilà, j'ai pas mal fait le tour. N'hésitez toujours pas à m'écrire un petit mot sur vous, qui fait quoi et qui va comment, etc.

Je vous aime.

VALÉRIA MAHEUX

STAGE PÉROU 2016



Horizontal

2. Heureusement, je pouvais en prendre une, mais toujours froide !
4. ceux des poules sur mon terrain, excellents tous les matins
8. J'ai acquis celle du pays, de la langue, mais surtout de moi
10. Le nombre de piqûres en même temps sur mon corps
12. Autant à l'ombre qu'au soleil et dans le regard des locaux
14. Tous les jours, fraîchement pressé avec des ingrédients parfois inconnus
15. petite bête mignonne pour nous, nutritive et luxueuse pour eux

Vertical

1. Sans répulsif, ils deviennent tes amis
3. Évidemment, le corps expulse l'inhabituel
5. J'en ai vécu des agréables ainsi que des désagréables
6. Plusieurs événements y sont gravés pour la vie
7. Celle des fruits autant que du petit matin
9. Je me suis ennuyé de lui
11. Je les ai caressés, détestés, mangés, élevés, photografiés...
13. Il suit la température, la cumbia et la zénitude

ALESSANDRA POZZI

STAGE ENVIRONNEMENT PÉROU 2015

Dedicado a mi mami peruana...

Et puis, ton stage au Pérou? Qu'est ce qui t'as marqué le plus? Ma maman péruvienne! C'est ce que je réponds à chaque fois que l'on me demande ce que je retiens de mon expérience au Pérou. En fait, je pense que peu importe la question, lorsque je parle de mon stage au Pérou, je finis toujours par raconter des histoires sur ma mère péruvienne... celle que j'aime tant appeler «mi mami». Elle joue un rôle très spécial dans ma vie, parce qu'elle a éveillé une nouvelle conscience en moi.

Les liens que nous avons tissés, ma maman péruvienne et moi, vont bien au-delà de l'hospitalité dont j'ai pu bénéficier dans ma famille d'accueil. Il s'agit de liens profonds qui nous ont amenées à développer une relation de sincérité et de confiance. Ces liens-là, nous les avons tissés petit à petit, souvent au déjeuner et au dîner lorsque nous partagions le repas ensemble et que le reste de la famille était à l'extérieur de la maison pour la journée, soit au travail ou à l'université. Nous parlions souvent de son enfance et de sa vie en tant que mère de quatre enfants. Originaire d'une ville située dans les montagnes de la cordillère des Andes, elle a migré dès son jeune âge à Lima, la capitale du pays, avec sa mère et ses sœurs et frères, comme bien d'autres familles péruviennes en quête de meilleures opportunités. Elle a donc grandi dans le district de Comas, où elle élèvera ses propres enfants quelques années plus tard.

Les liens que nous avons tissés, ma maman péruvienne et moi, vont bien au-delà de l'hospitalité dont j'ai pu bénéficier dans ma famille d'accueil. Il s'agit de liens profonds qui nous ont amenées à développer une relation de sincérité et de confiance.

Comas se trouve à être l'endroit où j'ai fait mon stage Québec sans frontières; j'y suis resté pendant 93 jours bien exactement. Ce district est le plus peuplé des 54 districts de la capitale de Lima, probablement en raison de telles migrations. Par conséquent, la capitale ne cesse de croître. D'énormes banlieues se forment autour de la ville de façon informelle, ce qui engendre la création de nouveaux districts faisant face à des enjeux de développement sur les plans urbanistique et socioéconomique. Plus précisément, Comas souffre de problèmes de violence et de délinquance, ce que l'État appelle «inseguridad ciudadana».

C'est dans ce contexte que ma maman péruvienne passera, peut-être trop rapidement, d'une gamine à une mère de famille. La réalité du district de Comas influence grandement la dynamique qui s'installe dans les foyers. Celle-ci se traduit, de façon assez générale, par un cercle vicieux de violence familiale dans lequel les femmes subissent à répétition des agressions verbales, physiques et psychologiques par leur époux et finissent par décharger leur colère sur leurs enfants. Le machisme étant très fort en Amérique Latine, la violence conjugale devient un problème de taille.

Toutefois, cette violence prend de l'ampleur et dépasse les limites du couple jusqu'à affecter directement les enfants. C'est en partie ce qu'a vécu ma mère péruvienne, ayant elle aussi enduré la discipline rigide de sa mère.

Malgré ce portrait sombre, il existe des histoires inspirantes qui nous redonnent espoir. C'est celle de ma mère péruvienne, entre autres, qui se débrouillera avec quelques sous pour veiller au bien-être de ses enfants dans le souci d'améliorer la qualité de vie de sa famille. Ma maman péruvienne est un véritable exemple de persévérance. Elle a enchaîné un sacrifice après l'autre pour offrir la meilleure éducation possible à ses enfants; trois d'entres eux sont maintenant des étudiants universitaires. Contrairement à la pensée populaire qui prétend que les femmes latino-américaines sont cloîtrées dans leur cuisine, ma mère péruvienne s'est toujours organisée pour travailler. Gagner un salaire lui permettait de mettre de l'argent de côté en cas de besoin. De cette façon, elle a pu profiter d'une certaine autonomie financière et ainsi éviter de dépendre de son mari. C'est, en effet, un fait connu que les femmes sont les meilleures gestionnaires d'argent au sein d'un foyer.

Mais pourquoi je parle de tout ça? Parce qu'à travers des moments d'échanges avec ma maman péruvienne, j'ai pris conscience de sa réalité (et indirectement de celle de bien d'autres femmes). Tranquillement, nous avons appris à nous connaître et à nous comprendre. Quand elle me racontait les épisodes les plus touchants de sa vie, nous devenions parfois émotives, la larme à l'œil de tristesse ou de joie. Ça nous faisait du bien aux deux de se parler et de s'écouter... c'est grâce à tout cela, en fait, qu'une conscience féministe est née en moi.

...à travers des moments d'échanges avec ma maman péruvienne, j'ai pris conscience de sa réalité (et indirectement de celle de bien d'autres femmes).

Cette nouvelle conscience s'est davantage concrétisée à mon retour au Québec. Pourtant convaincue avant mon départ que l'égalité femmes-hommes était atteinte au Québec, mon stage QSF m'a définitivement ouvert les yeux à ce niveau-là! Je me suis rendu compte que les inégalités envers les femmes découlent d'une mentalité machiste qui domine encore aujourd'hui plusieurs structures de la société québécoise. Je lui dois beaucoup à ma maman péruvienne pour m'avoir fait grandir en tant que femme du monde.

Cette nouvelle conscience s'est davantage concrétisée à mon retour au Québec. Pourtant convaincue avant mon départ que l'égalité femmes-hommes était atteinte au Québec, mon stage QSF m'a définitivement ouvert les yeux à ce niveau-là!

Et maintenant quoi? Des revendications féministes, ça c'est certain. Et aussi, beaucoup de nostalgie quand je repense à mon quotidien au Pérou...

CARL CHANTIGNY-CÔTÉ

STAGE ENVIRONNEMENT PÉROU 2016

Les gens partent en voyage pour vivre des expériences dont ils vont se rappeler toute leur vie. Ils partent en voyage pour différentes raisons. Que ce soit pour vivre des sensations fortes, pour se ressourcer, pour s'éloigner de la routine qui tue ou même pour développer sa vision du monde, toutes les raisons sont bonnes pour partir. Ainsi, pour marquer leur expérience et afin de la graver dans leur mémoire de façon durable, ces gens se trouvent une façon bien à eux de s'en rappeler. Soit par des photos, des vidéos, des souvenirs, ou même un tatouage. Cependant, pour ma part, je crois bien avoir trouvé LA meilleure façon de se rappeler de son voyage. Ce qui m'est arrivé le 7 février 2016 fut une manière bien à moi de faire en sorte de me rappeler de mon incroyable périple au Pérou.

J'ai voulu me démarquer un peu et y aller d'une façon un peu spéciale, question de m'en souvenir réellement toute ma vie. J'ai «décidé» d'y aller avec le tatou. Oh, mais détrompez-vous, ce n'est pas de n'importe quel tatou dont je parle, mais plus le genre de tatou à 10 000 $ qui demande son lot de souffrance et de patience. Et quand je parle de souffrance, je ne parle pas de la petite aiguille qui gratte la peau, mais bien d'une clavicule fracturée en quatre différentes partie.

«À quoi diable as-tu pensé?», vous entendant déjà de façon beaucoup moins sceptique, mais beaucoup plus curieuse. À rien justement. Me retrouvant devant une pente abrupte sur une dune du désert situé à proximité de Huacachina, à Ica, avec une planche à glisser à mes pieds sans aucune peur, je pensais à rien. Je ne croyais pas vraiment que ça pouvait être un peu dangereux. Bon, c'était ma première descente à vie sur une planche que ce soit sur le sable ou la neige, mais ça, c'est un détail. Mais voilà, j'ai décidé de me lancer connaissant très bien mon inexpérience dans ce genre d'activité. Vous me trouvez peut-être un peu fou et à la limite stupide, mais j'ai une petite tendance à vivre à fond tout ce que je fais et ce, sans peur. Faut croire que la vie m'a lancé un petit message me disant de me calmer un peu, quitte à avoir un peu moins de plaisir tout en restant en un seul morceau.

Je me rappelle un peu comment mon accident s'est produit. N'ayant aucune expérience, j'ai carrément descendu en ligne droite. Ceci m'a permis d'atteindre une vitesse assez incroyable. Cependant, ma planche a piqué vers l'avant et bon, vous pouvez imaginer la suite. Je me rappelle avoir vu rouge pendant une fraction de seconde. Probablement le moment où ma clavicule s'est fracturée en multiples morceaux. Après avoir essayé de me relever et avoir senti une douleur perçante à l'épaule, j'ai su que quelque chose clochait. Ma réaction? Je riais aux éclats en même temps que de crier de douleur. Je ne pouvais pas croire que je m'étais cassé un os en plein milieu du désert au Pérou.

La suite des choses fut un peu plus malheureuse et elle a mis mon accompagnatrice Anna et moi à très rude épreuve. Pouvez-vous croire que je me suis promené dans les rues de Lima avec une clavicule fracturée pendant presque une semaine complète sans traitement? Il est plus difficile dans un pays étranger d'avoir l'aide nécessaire. La possibilité d'un retour au Québec pour une opération commençait à être envisagée et je commençais à vraiment désespérer. Il était hors de question pour moi de retourner au Canada. Je ne voulais pas me rappeler de mon voyage comme d'une défaite, comme d'un gaspillage. Je voulais absolument être opéré pour m'assurer d'avoir ma force et ma mobilité d'avant, mais il devenait difficile de trouver un endroit de confiance au Pérou. Heureusement, après quelques jours, plusieurs essais de traitements différents sans résultat et beaucoup de souffrance, les assurances ont décidé de se mettre de la partie, ainsi que l'Université de Sherbrooke (un merci spécial à Annie Ménard, coordinatrice de stage pour l'université. Sans elle mon voyage aurait pu être terminé bien en avance).

Je vous décris pas le soulagement que nous avons eu quand nous avons appris que j'allais être opéré à la Clinica Anglo Américano à Miraflores. Pour la première fois, l'endroit m'avait mis en confiance totale et j'étais prêt à laisser les chirurgiens me mettre une plaque avec quelques vis pour recoller le tout. La clinique en question n'a pas perdu de temps. Après deux jours seulement de prises de rendez-vous et de tests pré-opération, la date et l'heure de mon opération étaient officielles : le 12 février à 10h00 sur la table d'opération. J'avais très hâte à cette journée. Étant une personne très curieuse, je posais beaucoup de questions au docteur et à l'anesthésiste, même quand je commençais à perdre conscience à cause de l'anesthésie. La dernière chose que je me rappelle avoir faite avant de perdre la boule complètement, c'est un «fist bump» au docteur. Il a ri un peu et puis «pouf», plus rien. La suite des choses fut très positive. Anna étant soulagée, elle a pu commencer à respirer un peu et moi à récupérer. Le personnel de la clinique fut très serviable et gentil.

Depuis ce jour, je guéris à une très grande vitesse. Déjà après quelques jours, je ne voulais plus porter mon atèle et je pouvais marcher normalement. Jour après jour j'avais moins mal et aujourd'hui, après deux semaines, c'est comme si je n'avais presque rien. Seulement une petite douleur à mes tacs (J'ai eu le droit à douze belles tacs à la Frankenstein) et je ne dois pas lever mon bras a plus de 90° par mesure de précaution. À mon retour au Québec, je vais devoir faire un peu de physiothérapie, question d'adapter Blanche-Neige et ses sept nains à mon corps et de pouvoir bouger comme avant! (Petit nom donné à ma plaque et mes sept vis...faut pas me juger, je vais quand même passer le reste de ma vie avec eux!)

Sur ce, me croyez-vous maintenant quand je dis avoir trouvé la meilleure façon de se rappeler d'un voyage?

ARIANE GUIMOND-VERRETTE

STAGE ENVIRONNEMENT PÉROU 2016

Des oiseaux inconnus qui parcourent le ciel orange brûlé de Lima, la lune quasi pleine dont l'angle est plus prononcé à cette latitude différente, le ballon qui tente de rejoindre les oiseaux pour ultimement, peut-être, se rendre jusqu'à la lune dans une lancée d'hélium utopique...Ce moment de calme durant le spectacle de musique et le brouhaha de la foule me fit sentir un peu plus chez moi dans cette nouvelle culture péruvienne.

Semaine après semaine, j'appris de nouveaux mots et compris de nouvelles facettes de la culture des gens de Collique. Non sans mal, je réussis à m'adapter de plus en plus aux nouvelles odeurs, aux bruits, au rythme de vie, aux habitudes et à comprendre un peu plus leurs croyances. Je bâtis un réseau de liens mentaux parfois hypothétiques, parfois de causalité sur les différents enjeux vécus et les raisons de leur présence. Il faut dire que les formations pré-départ ont été essentielles à une meilleure compréhension! Sans oublier le groupe de Québécois dont je faisais partie, en plus du fait que nous avons été accueillis à merveille dans ce petit district de Comas, où les gens de la maison communautaire étaient prêts à travailler avec nous. La combinaison parfaite pour une première expérience à l'étranger. Tout comme ce ballon d'hélium, j'ai appris à voler avec ces oiseaux étrangers dans un coucher de soleil de plus en plus beau.

Hasta Luego Pérou.

MARIANE DURIVAGE

STAGE PÉROU 2016

Une montagne.

Si je devais résumer mon expérience péruvienne en une seule image, ce serait celle-ci. Elles ont accompagné mon séjour du début à la fin. Anodines en raison de leur omniprésence et grandioses pour la même raison. Quatre-vingt-onze jours à les apercevoir à perte de vue, à les admirer, à les contempler en me disant que je dois en profiter, que ces trois mois seront l'une de ces aventures qui changent une vie. Le Pérou c'est une montagne.

Une montagne. Si je devais résumer mon expérience péruvienne en une seule image, ce serait celle-ci.

Une montagne de changements. Ceux-ci ont le plus caractérisé mon séjour en terre péruvienne. Le projet de coopération que nous devions réaliser en est le synonyme même. De jour en jour, notre mandat changeait, nos horaires n'étaient plus les mêmes, nos tâches étaient modifiées. Au final, ces changements nous ont forcés à changer à notre tour, à nous adapter, à lâcher prise, à prendre le temps de vivre.

Une montagne d'incompréhensions, tant de nous-mêmes que des autres. Au plus simple de sa forme, il y a l'incompréhension causée par la barrière de la langue, par la joie de découvrir une culture différente. C'est arriver dans une ville en prévision de la visite du Machu Picchu et se faire dire que l'hôtel dans lequel nous avions réservé n'existe pas. C'est aussi appeler à ce même hôtel, découragé, attendre qu'un employé vienne nous chercher et pour nous annoncer qu'on prononçait simplement mal le nom de l'établissement. C'est accepter de ne pas comprendre.

Une montagne d'attentes. De quinze, trente,

quarante-cinq minutes. Envers le projet, mes compagnons et mon voyage lui-même. Des attentes qui se seront concrétisées ou pas, laissant ainsi à la vie le loisir de nous surprendre. Le Pérou, c'est s'installer dans une maison remplie d'étrangers et la quitter en les percevant comme une deuxième famille.

Une montagne de rencontres. Certaines qui ont rendu ce voyage difficile, d'autres qui l'ont transformé en une aventure digne d'être racontée. Ce sont des gens qui te font sentir chez toi dans un pays où tout t'est inconnu. C'est une inconnue qui t'accueille dans sa vie et t'aime d'un amour sincère, comme elle aimerait ses propres enfants. Cet amour s'est observé au travers de portions de nourritures ridiculement grosses, de réveils à coup de cris pour nous annoncer que le déjeuner était prêt, des craintes qui nous paraissaient injustifiées lorsqu'on rentrait tard, de piles de vêtements qui ont été lavés en cachette.

Le Pérou, c'est s'installer dans une maison remplie d'étrangers et la quitter en les percevant comme une deuxième famille.

Une montagne d'incertitudes. Constamment incertaine, tout en étant convaincue d'être à la bonne place au bon moment. Incertaine de tout. Tant du choix de quitter son confort, ses amis, sa famille, son quotidien, mais certaine de le vouloir en même temps. C'est de ne pas savoir comment faire les choses ou encore où aller, à qui parler et décider de foncer quand même. C'est aussi ne pas savoir quoi faire avec la tonne de médicaments que j'ai apportés « au cas où ». C'est le fait de n'avoir utilisé aucun d'eux. Plus que tout, c'est la fierté d'avoir outrepassé ces incertitudes et ces craintes pour vivre pleinement.

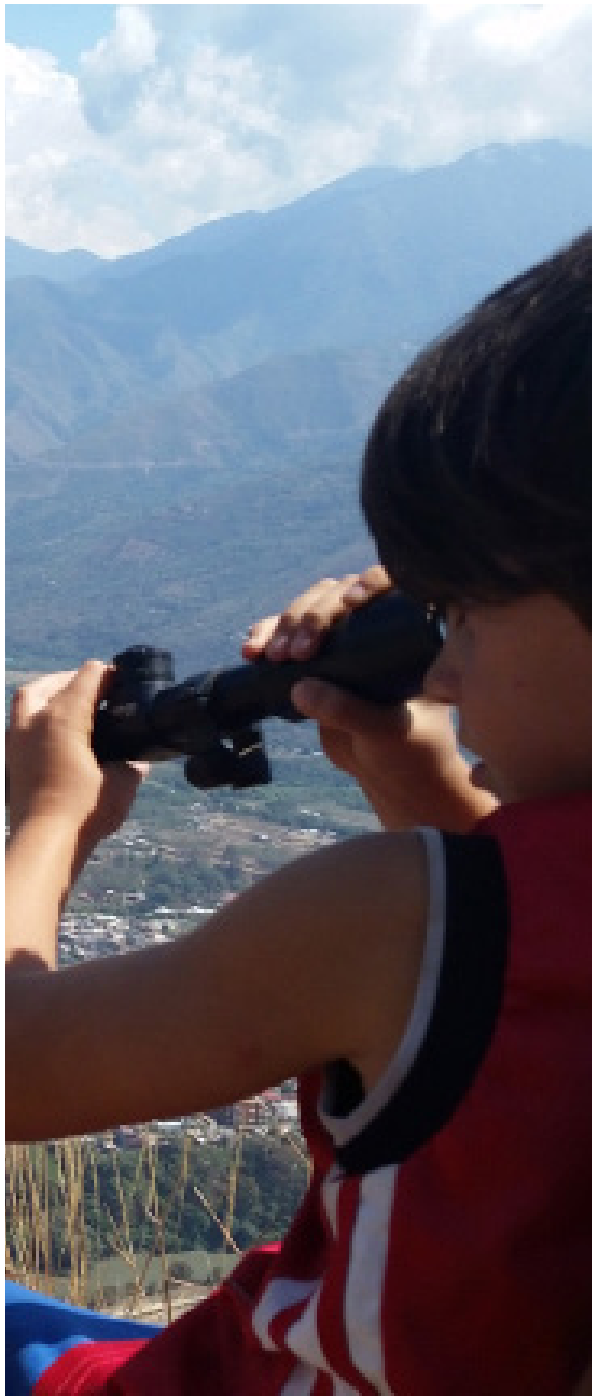
Une montagne de frustration. Sur tout et rien. Sur des choses qui seraient normalement passées inaperçues, mais qui prennent ici une ampleur démesurée. D'un autre côté, se développe une complicité qui fait en sorte qu'on partage ces frustrations pour finalement en rire. C'est le fait de toujours informer tout le monde de ses moindres faits et gestes, par mesure de sécurité, parce qu'on voyage en groupe et qu'on est les seuls sur lesquels on peut réellement compter. C'est un détour d'une heure au travers de ces fameuses montagnes pour aller voir la soi-disant plus grosse roche du Pérou. Surtout, c'est de le tourner en ridicule et d'en rire aux côtés de ces gens que j'ai appris à connaître, appris à aimer et qui ont rendu ce périple mémorable.

Le Pérou, c'est aussi l'ascension de ces montagnes. Des hauts et quelques bas, qui nous permettent après coup de mieux apprécier les bons moments, ceux pour lesquels on a décidé de traverser toutes ces frontières. L'amorce de cette expérience se fait remplie d'espoir, de rêve, de volonté. Mes seules connaissances, tant sur le pays dans lequel je vais séjourner que sur la coopération internationale en soi me parviennent d'autres personnes. C'est l'inconnu, c'est la liberté de se faire sa propre idée sur tout ce qu'on se fait raconter. Au début, je me crois capable de tout surmonter, je me veux capable de tout surmonter.

C'est à ce moment que l'on comprend, que l'on voit nos limites, que l'on découvre comment on fait face aux difficultés et comment on décide de vivre.

Puis à certains moments, la fatigue prend le dessus, affectant au passage ma patience, mon émerveillement. On se rend compte que ce n'est pas tout à fait comme on le pensait, que ce sera mieux qu'on le pensait, que ce sera plus difficile qu'on le pensait. Les gens nous manquent, mais en même temps on sait qu'on ne fera que plus les apprécier au retour. Au fond, c'est une petite zone grise. C'est normal. On se rappelle ce qui nous a menés ici. On se rappelle à quel point il est important d'en profiter pendant qu'on y est. Il faut se rappeler que cette montagne semblait mieux que tout, qu'elle m'a donné envie de tout laisser tomber pour y mettre les pieds. C'est à ce moment que l'on comprend, que l'on voit nos limites, que l'on découvre comment on fait face aux difficultés et comment on décide de vivre.

J'aime penser que d'apprécier les petits moments, de forger soi-même son destin et d'y croire fait une différence. Je sais aussi qu'une fois que j'aurai redescendu de cette montagne, ma seule envie sera d'y remettre les pieds, d'en explorer de nouvelles, de retenter une ascension, qu'elle soit différente ou similaire à celle-ci, parce que les souvenirs de cette aventure me rappelleront à quel point je l'ai appréciée. J'ai eu l'opportunité de traverser l'ensemble de ces épreuves, les bonnes comme les moins bonnes, avec des personnes qui me ressemblent. Des personnes pour qui voyager ne se limite pas à jouer les touristes, qui ont ce désir de partager, de faire des rencontres, de comprendre ce qu'il y a d'autre, qui ont la conviction que la vie est bonne. Avec elles, ce voyage a pris tout son sens.



ANNE-JOSÉE PÉLOQUIN

ACCOMPAGNATRICE PÉROU 2016

« Un voyage ne consiste pas simplement à admirer de nouveaux paysages... il s'agit d'un changement qui s'opère de façon permanente sur notre perception de la vie!»

auteur inconnu

En 2009, j'ai eu la chance de vivre un stage QSF au Togo, en Afrique de l'ouest. Depuis que j'étais toute petite, je rêvais d'aller sur ce continent. John P. Strelecky a écrit : « On ne visite pas l'Afrique puis on repart simplement. On fait partie de l'Afrique et elle s'installe en permanence en soi » Dans mon cas, c'est plus que vrai. Le stage au Togo a transformé la personne que j'étais, a ébranlé mes croyances, à changer mes perceptions de la vie et m'a fait évoluer. Alors, au retour, il était clair pour moi que j'aimerais revivre une expérience QSF en tant qu'accompagnatrice cette fois.

Le stage au Togo a transformé la personne que j'étais, a ébranlé mes croyances, à changer mes perceptions de la vie et m'a fait évoluer.

Deux ans plus tard, j'ai eu mon fils, Malek. La vie nous réserve parfois bien des surprises. Mes rêves de coopération ont disparu au début, mais revenaient toujours plus fort à chaque année qui passait. Je rêvais encore de faire de la coopération internationale, mais avec mon fils. Un jour, j'ai commencé à regarder différentes offres de stages. J'ai fait ça pendant des mois jusqu'au matin où j'ai vu l'offre de stage que j'attendais. Un nouveau projet pour l'autonomie et la défense des droits des femmes au Pérou. Je me suis inscrite la journée même comme accompagnatrice, en précisant que je voulais vivre cette expérience avec mon fils de cinq ans. Si vous saviez le bonheur que j'ai ressenti quand j'ai su qu'ils avaient retenu ma candidature et que j'allais pouvoir accompagner le groupe avec mon fils! J'aime faire autrement. Je crois que faire vivre cette aventure à mon fils en est un bel exemple. Je pense qu'il est important de croire en ses rêves.

En ce moment, c'est bientôt la fin du stage. J'écris ces lignes dans la cuisine de «ma famille péruvienne». Je peux dire que je suis heureuse et fière de réaliser mes deux rêves. Je suis convaincue que c'est le plus beau cadeau que j'ai pu faire à mon enfant. Malek est celui qui s'est adapté le plus vite dans notre groupe. Il a maintenant une base en espagnol, du moins assez pour se faire comprendre, et il avait beaucoup d'amis. Je ne sais pas à quel point il va se souvenir de ce qu'on a vécu ici. Cependant, j'espère que cela va laisser des traces en lui, dans le petit garçon merveilleux qu'il est et qu'il deviendra. Je le remercie de m'avoir suivie jusqu'ici afin que maman puisse réaliser ses rêves. Je crois qu'un stage de coopération QSF permet de construire des citoyens du monde, des personnes plus ouvertes face à la différence, capables de s'adapter à n'importe quelle situation, qui apprennent à dépasser leurs propres limites personnelles. Cela nous permet aussi d'ouvrir nos yeux face aux inégalités et nous donne envie de les combattre.

Je crois qu'un stage de coopération QSF permet de construire des citoyens du monde...

Finalement, la plus grande richesse de cette expérience est le volet humain. La force des liens que nous créons avec des personnes qui n'étaient au départ que des inconnus. Des personnes qu'on n'aurait pas rencontrées autrement, puisque nous avons des vies tellement différentes même si nous avons des intérêts communs. À chacune de mes expériences j'ai eu des coups de cœur et j'ai rencontré des personnes qui sont devenues des amies.

Il y a, premièrement, les gens de la communauté

d'accueil : «la casa de Gladis» et «la casa de Josy» ont fait une grande différence dans notre vie à Mandor. Sans oublier les enfants, qui ont été une source inestimable de bonheur, de sourires et de câlins.

Puis, il y a les personnes de notre groupe, celles avec qui on passe soixante-quinze jours. Celles qui ont fait toute la différence du monde dans l'expérience que j'ai vécue. J'ai eu la chance de rencontrer et de partager plein de moments cocasses, parfois longs, parfois incompréhensibles, mais surtout agréables avec trois magnifiques jeunes femmes qui sont maintenant des amies. Elles m'ont aidé à tourner des moments difficiles en rigolades. Elles m'ont ouvert le cœur et comme nous avions beaucoup de temps, elles m'ont partagé l'histoire de leurs vies.

Je suis une idéaliste, j'ai toujours voulu changé le monde. Après mon passage en Afrique, j'ai bien compris que c'est le monde qui m'avait changée et pas le contraire. Maintenant, j'ai juste hâte de rentrer pour réaliser à quel point ce stage au Pérou nous aura transformés.

Merci à mon fils Malek;

Merci à ces trois femmes: Laurence, Magalie et Mariane;

Merci à Daniel et au CSI de m'avoir permis d'accompagner autrement.

PHILIPPE-OLIVIER TREMBLAY

STAGE ENVIRONNEMENT PÉROU 2016

Mon stage au Pérou a pour moi été une grande période de ressourcement. C'est peut-être cliché, mais je peux dire que j'en suis revenu grandi. Grandi non seulement grâce aux apprentissages « formels » mais aussi grâce aux gens que j'ai rencontrés. Ces gens qui nous accueillent, sans rien demander en retour. Ils nous prennent sous leurs ailes et dès les premiers moments, on se sent comme si on avait toujours été là. Pour nos parents, frères et sœurs péruviens, c'est comme si on faisait partie de la même famille. Comme si on avait grandi ensemble.

Je me souviendrai toujours du jour où Marina, mi madre peruana, a rencontré mes vrais parents québécois grâce à Facetime. L'émotion dans ses yeux et dans sa voix était indescriptible. À un certain moment, elle a dit à mes parents qu'elle me voyait comme un de ses fils. Comme Carlos, Yerlis, Alfredo et Julio. Ce n'est pas peu dire.

Et c'est merveilleux.

J'étais non seulement touché et ému, mais je me suis également senti chanceux. Chanceux d'avoir eu la possibilité de rencontrer ces gens. Chanceux que la vie ait mis les Arrango sur mon chemin. Cette famille qui m'a transmis son désir de faire plaisir aux gens, de prendre soin de ceux qu'on aime, d'aider.

Le but de notre stage était de « monter » un projet afin d'aider les gens de la communauté de Collique avec la gestion des matières résiduelles, le recyclage et le compostage. En travaillant avec eux, nous avons pu les aider grâce à nos connaissances en la matière. J'ose espérer que ce que nous leur avons apporté est pour eux considérable et de grande valeur.

Lorsqu'on réalise un stage en coopération internationale, on doit grandement considérer la partie coopération. Ce moment est une opportunité pour les deux partis de grandir ensemble, de s'ouvrir sur une autre culture et de développer ses connaissances.

Un stage de trois mois à l'étranger en coopération internationale, c'est un peu comme faire l'Inca Trail de quatre jours afin de se rendre au sommet du Machu Picchu. À un certain point, devant l'ampleur de la tâche, le vertige te prend. Et pas à peu près.

Je me souviendrai toujours du jour où Marina, mi madre peruana, a rencontré mes vrais parents québécois grâce à Facetime.

Cette ampleur de tâche, elle est grandement nourrie par la complexité des relations de travail. Des relations qui sont complètement différentes de celles que nous sommes habitués de vivre au quotidien dans le confort de nos cubicules en feutre gris ou bien derrière une machine à espresso.

On me demande souvent quel a été l'impact de mon stage sur ma personnalité. Oui, je suis plus sensible aux problèmes environnementaux et à la réalité des gens de l'Amérique du Sud. Mais ultimement, depuis mon retour, je me rends compte que j'essaie de tenir de meilleures relations avec mon entourage. Finis les non-dits et les ambiguïtés. J'aborde les conflits d'une manière différente. Je veux me coucher le soir et me dire que j'ai été la meilleure personne que j'aurais pu être aujourd'hui.

Je veux avoir le cœur léger.

LAURY ASPIRAULT

STAGE ENVIRONNEMENT PÉROU 2016

Lorsqu'on vit à l'étranger, chaque jour est une nouvelle aventure. Nos sens sont constamment sollicités, que ce soit pour comprendre une nouvelle langue, pour traverser la rue, pour manger, se laver, dormir, etc. Quant à la culture, il faut se rendre à l'évidence, ce n'est pas en trois mois qu'on peut la comprendre. Toutes ces facettes m'ont permis de changer de vie pour quelque temps.

Parler

Parlons d'abord de la langue. Ah! l'espagnol... Pour une fille qui n'y connaissait rien, j'aurais dû faire beaucoup plus d'efforts avant de partir pour un stage de trois mois à Collique, là où la plupart des gens ne parlent ni français ni anglais. Après un petit cours privé de dix heures, je suis embarquée dans l'avion avec une valise pleine d'angoisse de ne pas pouvoir comprendre ce que ma famille d'accueil me dirait. Mais grâce à leur bonté, leur bienveillance et leur gentillesse, je me suis sentie comme chez moi dès le premier soir. L'angoisse s'est estompée, mais je ne parlais toujours pas leur langue... C'est lors des premières rencontres de travail que j'ai compris à quel point j'avais du chemin à faire. Essayer de comprendre mes interlocuteurs m'a donné bien des maux de tête. Je rentrais chez moi fatiguée mentalement d'avoir utilisé toute ma concentration pour comprendre quelques mots ici et là, ainsi que pour répondre avec le peu de mots que je connaissais. Ces efforts ont tout de même payé puisqu'environ un mois plus tard, j'avais grandement amélioré ma compréhension et je me faisais de plus en plus comprendre.

Se déplacer

Une autre différence qui m'a marquée, c'est la rue. Les voitures qui vont vite et qui s'entremêlent, les piétons téméraires et les klaxons qui font partie intégrante de la technique de conduite me rappelaient tous les jours que je n'étais pas au Québec. Il m'a fallu un certain temps avant de me lancer avec aisance dans ces rues où il faut sans cesse rester alerte. Quant au klaxon, si son utilisation est mal vue chez nous, au Pérou on s'en sert plus souvent que le clignotant. À l'approche d'une intersection, d'une courbe, ou dans le trafic, toutes les raisons sont bonnes.

... à l'étranger, chaque jour est une nouvelle aventure. Nos sens sont constamment sollicités, que ce soit pour comprendre une nouvelle langue, pour traverser la rue, pour manger, se laver, dormir, etc.

Manger

Bien sûr la nourriture est également bien différente. Dans un premier temps, il faut aller chercher la nourriture. Au IGA ou au Métro? Non, au marché de la troisième zone de Collique! Là où les marchands s'entassent sous leurs abris de fortune pour nous vendre tout ce dont on peut avoir besoin: fruits, légumes, viandes, poisson, poulet, vêtements, articles de maison, films, etc. On se croirait au Walmart... mais sans l'air conditionné, les grandes allées et les caisses rapides. La proximité, la foule et les odeurs transformaient chaque passage au marché en véritable aventure.

Lorsque vient le temps de manger, il faut aimer le riz, le poulet et les patates ! Plusieurs plats traditionnels m'ont enchantée, comme le aji de gallina, le lomo saltado et le arroz chaufa. Et pour la quantité, en veux-tu ? En v'la ! J'ai vite dû m'imposer pour décider de la taille de mes assiettes et ainsi éviter de revenir au Québec avec vingt livres en trop.

Se laver

Chaque petit geste anodin était différent. Pour me brosser les dents, il fallait bien penser à amener ma bouteille d'eau puisque boire l'eau du robinet m'aurait fait vivre un séjour bien moins agréable... Quant à la douche, il m'a fallu un bon deux mois avant de comprendre le cycle de la chaleur de l'eau : pendant deux heures le matin les réservoirs d'eau situés sur le toit se remplissent grâce aux tuyaux de la municipalité. L'eau est donc glaciale à ce moment. En après-midi, l'eau s'est réchauffée grâce au soleil. Elle est donc tiède et agréable. Le soir elle redevient très froide par l'absence de soleil. Heureusement, l'eau froide était souvent bienvenue compte tenu de la canicule perpétuelle.

Dormir

Puis, lorsque la journée se terminait, le sommeil était toujours le bienvenu... mais un peu difficile à trouver. La chaleur et le bruit des voitures, des chiens et des personnes m'ont obligé à apprivoiser les bouchons pour oreilles. Ils ont été mes deux meilleurs compagnons nocturnes tout au long du stage.

Bonne nuit !

VALÉRIE LABELLE

STAGE ENVIRONNEMENT PÉROU 2016

Mai 2015, je recevais un courriel de l'Université de Sherbrooke proposant un stage en environnement à l'étranger. Étudiante en génie biotechnologique depuis déjà trois ans, je savais déjà que le domaine de l'environnement m'intéressait grandement. J'avais aussi toujours voulu vivre une expérience de ce genre, mais je n'avais jamais eu l'occasion et le courage de me lancer. Cette fois-ci, il s'agissait du dernier stage que j'allais effectuer dans le cadre de mes études C'était donc le moment idéal pour tenter l'expérience. Avant même d'en parler à mes amis et ma famille, mon idée était faite : j'allais envoyer ma candidature pour ce stage de trois mois au Pérou.

Quelques semaines plus tard, je passais une entrevue avec le chargé de projet du Carrefour de Solidarité Internationale et j'apprenais que j'étais choisie parmi les sept participants pour aller passer l'hiver 2016 à Comas, un district du nord de Lima.

Janvier 2016, l'heure du départ a sonnée. Avec les autres membres de mon groupe, composé d'étudiants en génie chimique, génie civil et en environnement, j'attends fébrilement l'atterrissage de l'avion à Lima où notre vie va changer pour les mois à venir.

Dès notre arrivée, nous sommes chaleureusement accueillis par Miguel, un membre de l'association de Juventud Kollek. Ce groupe composé de jeunes de Comas travaille à la sensibilisation des adolescents et des jeunes adultes sur les problèmes d'égalité des genres, de santé reproductive et sur les problèmes environnementaux. Ils nous ont d'ailleurs organisé une soirée d'accueil où on a pu rencontrer nos familles péruviennes. Déjà, les différences culturelles se font fait sentir à travers différents jeux visant à «briser le malaise», mais avec notre espagnol d'un niveau débutant la tâche n'était pas mince puisque l'on ne comprenait rien des consignes! J'ai vite compris que j'allais devoir travailler beaucoup sur l'apprentissage de la langue pour pouvoir bien communiquer.

Une semaine plus tard, je pouvais mettre des noms sur les nombreux visages rencontrés lors de la soirée d'accueil. Mon espagnol s'était amélioré et des liens d'amitié commençaient à se créer avec plusieurs jeunes de la communauté. Mon intégration a été facilitée grâce à mon frère Omar de 21 ans qui faisait également partie de Juventud Kollek et qui participait donc à plusieurs activités. Tous les membres de ce groupe ont fait preuve d'une immense patience et gentillesse avec nous. Ils nous ont aidé avec notre espagnol, nos déplacements, avec la sécurité et avec notre travail. C'est donc avec plus d'aisance que s'entama la suite du stage ponctuée de recherche sur le compostage, de sensibilisation aux problèmes environnementaux à la communauté ou, dans un autre ordre d'idées, de soirées au cinéma ou simplement de soirées films à la maison de P-O ou Ariane, deux autres stagiaires, dont leur frère péruvien, étaient très impliqué avec nous.

Il n'a fallu que de quelques semaines avant que je me sente totalement chez moi. J'avais aussi développé des relations de grande amitié et de confiance avec les membres du groupe qui sont rapidement devenus ma deuxième famille. J'ai adoré partir avec d'autres Québécois! Nul besoin de vous mentionner que de parler en français entre nous me procurait une immense joie et un repos bien mérité pour mon cerveau fatigué de devoir tout traduire. Nous avons également organisé une soirée poutine avec nos amis et familles curieux d'en apprendre davantage sur le Québec.

Avril 2016, c'est déjà la fin du stage. Les derniers mois ont passé à toute allure! Entre le travail, les amitiés et les vacances, qui nous ont permis de découvrir la Costa, la Selva et la Sierra, c'est avec le cœur gros que j'ai fait mes adieux.

En bout de ligne, je crois que je peux affirmer que je suis en quelque sorte tombée en amour avec le Pérou...

LAURENCE BAILLARGEON

STAGE PÉROU 2016

HAKUNA MATATA

x Le plus difficile, c'est de faire le premier pas.

x Apprendre à parler Espagnolll

x Vivre autrement / AUTREMENT · A · U · T · R · E · M · E · N · T

Vivre une expérience de Coopération internationale

Être heureuse

x Être à l'écoute, attentive, présente

x M'adapter à des coutumes, les apprécier et les ramener avec Moi au CANADA

x Rencontrer des gens incroyables

x Aggrandir ta famille avec de nouveaux parents ... frères · soeurs

x Réaliser que plusieurs problèmes, sont identiques partout dans le monde

x Lutter contre des injustices

x Acquérir des connaissances concrètes

Coopérer Intentionnellement

COOPÉRATION INTERNATIONALE

x Savourer un fruit exotique → Fraichement cueilli

x Échanger des millions de sourires

x Vivre en groupe avec des gens qui n'auraient surement jamais fait partie de ta vie autrement

x S'exciter devant une boîte de Pringles

x Aller à la piscine municipale

x S'échanger des regards incertains, lorsque l'on offre un shooter de jus de poisson

x Aller à la rencontre de soi-même

x VOULOIR CHANGER «LE MONDE»

x Finalement ... → → → TE CHANGE

x 92 jours au Pérou

Perú Perú Perú

x Danser dans la rue

x Sentir mauvais, parce qu'il n'y a plus d'eau

x Ramener de nouvelles idées à la maison

MAGALIE GAUTHIER

STAGE PÉROU 2016

Déjà un mois,

un mois que je suis de retour au Québec. Dans mon Québec. Cette province où j'ai grandi me semble bien différente. Pourtant, ce n'est pas ma terre natale qui a changé, bien au contraire...

J'ai fait trois ans de baccalauréat en Études internationales. Un programme très intéressant, avec toutes les philosophies et théories politiques, tous les postulats du droit international. On en sort gonflés à bloc! Prêts à tout. Ban Ki-moon, tenez-vous bien, j'arrive!

C'était donc plus que normal d'aller faire un stage à l'international en coopération. Passer de la théorie à la pratique. Faire quelque chose de réel qui me permettrait de me sentir utile. Je suis donc sélectionnée par le Carrefour de solidarité internationale. Un stage de trois mois au Pérou pour favoriser l'autonomie financière des femmes. Wow! Je suis emballée, mais inquiète. Je laisse pour quelques temps mon copain, ma famille, mes amis et, pire, mon chien! Je me dis que trois mois c'est comme un clignement des yeux, on ne voit pas le temps passer.

Après plus ou moins sept mois de préparation, nous décollons pour l'Amérique latine. Le Pérou est complètement différent de ce que j'ai connu dans ma vie. Je suis accueillie dans une famille qui me démontre automatiquement tout son amour et qui, sans avoir à le dire, me fait savoir que j'en fais partie.

On se rend vite compte qu'une fois que nous faisons face à des situations ou un contexte qui sort de l'habituel, le meilleur comme le pire en chacun peut ressortir. L'idéal auquel nous pensions faire face est bien différent. Mais même dans les pires situations, lorsque l'on croit que ça y est, qu'on n'en peut plus, qu'on plie bagages (maman vient me chercher), on finit par trouver son conte de fée. Moi en tout cas, j'ai trouvé le mien.

Comme expliqué plus haut, j'avais réellement les meilleures intentions du monde pour débuter ce stage. Par contre, il est important de savoir que dans ce genre de stage, rien n'est fixé dans le béton. Les mandats seront flous, les objectifs demandés seront flous, même les conditions dans les familles seront floues. Il faut donc savoir que notre capacité d'adaptation sera sollicitée et mise à l'épreuve. Oui, vous tomberez malade. Pour moi, mon enfer fut en fait les moustiques...

Mais comme je l'ai mentionné, dans le pire on trouve également le meilleur. Mon conte de fée fut les rencontres que j'ai eu la chance de faire. J'en nommerai deux dans ce texte.

La première, ma mère de famille. Une femme formidable qui, malgré toutes les épreuves qui ont bien pu lui arriver, reste une personne forte avec la volonté de donner de l'amour aux gens qui l'entourent. Je me rappelle une de ces soirées où je me sentais un peu à terre. Je venais de finir de préparer un atelier sur la violence conjugale. Ma mère, qui s'intéressait à mes tâches, me posa plusieurs questions sur les différences entre la perception canadienne et péruvienne. Elle commença par la suite à me raconter son récit. Une histoire digne d'un film, triste et difficile. Le genre d'histoire qui vous arrache le coeur. MAIS. Le fait qu'elle s'ouvre à moi, qu'elle me parle et que l'on pleure dans les bras l'une de l'autre, fut une expérience si tendre, dans un pays où si loin de nos proches on manque d'amour. À ce moment, un lien et une relation de confiance furent créés. Je la vois encore tenter de rentrer dans ma chambre lorsque je dormais pour essayer de me voler mon sac de linge sale afin de faire mon lavage. Elle et mon père ont vraiment tout fait pour nous rendre heureux et je leur en serai toujours reconnaissante.

Ma deuxième rencontre concerne en fait les quatre femmes de ma vie. Ces quatre femmes faisaient partie du groupe avec lequel j'ai fait le stage. Tous ceux qui ont déjà voyagé en groupe savent qu'on ne peut pas s'entendre avec tout le monde. C'est un phénomène

MALI

VILLAGE DE KÉGNÉMARKA

PARTENAIRE: KILABO

DOMINIC SAVARIA

STAGE MALI 2015

Ma montre sonne. Il est 5h30 du matin. Je retrouve tranquillement mes esprits. La nuit passée, même l'appel de la prière et le champ précoce des coqs n'ont pas troublé mon sommeil. Je suis en Afrique, au Mali. Après quelques jours passés à Bamako, notre groupe de dix stagiaires s'apprête à partir à Kénié Marka, un petit village situé en brousse à environ cinq heures de route de la capitale malienne. Pour les prochains deux mois et demi, ce coin du Mali sera notre lieu d'accueil. Là, nous tenterons de sensibiliser la population locale tout en leur offrant différentes alternatives pour contrer les effets des changements climatiques. En effet, une saison des pluies écourtée ainsi qu'une saison sèche plus intense provoquent une situation précaire pour les villageois qui subviennent principalement à leurs besoins primaires grâce à l'agriculture.

À 6h, notre minibus arrive. Nous chargeons nos bagages et nous nous entassons comme nous le pouvons. Une légère sensation d'excitation se fait sentir parmi les stagiaires québécois. Voilà! Nous sommes partis. Les paysages défilent devant nous. Le climat aride offre une végétation semi-désertique. La verdure se fait rare, mais la présence de quelques arbres massifs demeure impressionnante. Ce décor peu familier attire beaucoup notre attention. Peu de mots s'échangent entre les stagiaires, laissant place à la contemplation face à tant de nouveauté. Notre passage dans quelques villes nous permet de prendre conscience de la pauvreté. Dès que notre minibus s'arrête ou ralentit, plusieurs personnes tentent de nous vendre de la nourriture, essayant dans la mesure de leurs moyens d'aller chercher un petit revenu. Quelques sourires se font aussi percevoir à la vue de notre groupe de « toubabous » (peaux blanches). Évidemment, notre présence attire l'attention et pique la curiosité des gens. Après quelques heures de route, je m'installe à l'arrière du minibus en compagnie des valises, tentant comme je peux de délier mes jambes. Je réussis à trouver une position confortable. La fatigue me gagne et mes paupières se ferment.

Le soleil plombant me sort de mon sommeil. Un vent léger provenant de la fenêtre me rafraîchit quelque peu. Pink Floyd joue dans mes oreilles. Mon regard s'arrête sur un baobab immense. Je suis au Mali! Je me sens bien. J'apprends que notre arrivée à Kénié Marka ne saurait tarder. Nous sommes rendus très loin dans la brousse. Les habitations que nous croisons, faites de terre, confirment que nous sommes loin du Québec et nous donnent un avant-goût de ce que nous allons vivre. Les gens qui nous aperçoivent nous saluent chaleureusement. Un mélange de nervosité, d'excitation et de curiosité s'empare de moi. J'ai hâte de rencontrer ma famille d'accueil et de briser la glace.

Ça y est! Notre minibus fait son entrée dans le village. Plusieurs enfants nous repèrent et partent en courant vers nous en poussant des cris de joie. Nous nous arrêtons peu de temps après et sortons l'un après l'autre. Aussitôt, une masse impressionnante d'enfants nous entoure. Plusieurs mains me touchent. Un peu plus loin, un groupe de femmes dansent au son d'une musique africaine, soulignant notre arrivée tant attendue. J'avance de quelques pas, ne sachant pas trop où me diriger ou quoi faire. Je suis complètement dépassée par les évènements. Cette situation semble tellement surréaliste. Les gens fêtent notre venue comme si nous étions des superstars. Un sentiment intense que je n'ai jamais vécu auparavant parcours tout mon corps. Je peine à retenir mes larmes face à l'émoi qui m'envahit. On nous invite finalement à rencontrer le chef du village et à nous asseoir. Les émotions s'apaisent quelque peu et je tente de retrouver ma concentration pour le discours du chef. Les mots à retenir: « Vous avez quitté chez vous pour arriver chez vous ». Je me dis dans ma tête que les prochaines semaines risquent d'être très spéciales et remplies de surprises. Chose certaine, cet accueil incroyable restera gravé dans ma mémoire à tout jamais.

DOMINICK BLOUIN

STAGE MALI 2015

Mon moment marquant de ce stage au Mali est une forte amitié qui s'est créée avec une femme au cours de ces deux mois et demi. Cette relation a été marquante parce qu'elle m'a permis de prendre conscience de la condition des femmes au village. C'est une réalité que je connaissais parce qu'on en avait parlé lors des formations pré-départ, mais me lier d'amitié avec une femme et finir par me soucier de son bien-être m'a fait réaliser à quel point les femmes du village n'ont pas beaucoup de liberté.

Cette relation a débuté parce que Mariam connaissait un peu le français et elle a été désignée par ma famille d'accueil comme la deuxième personne qui se chargeait de moi quand mon père adoptif n'était pas présent. Mariam a environ 21 ans et elle a un bébé de peut-être deux ans. Je passais du temps avec elle durant la première moitié du stage, mais notre amitié s'est réellement développée lorsque j'ai commencé à aller travailler au plan maraicher presque tous les soirs un peu avant notre mi-stage. De mon côté, je trouvais que ce que nous accomplissions en tant que groupe était peu comparé au temps qu'on passait au village, alors j'ai décidé que tous les soirs j'allais travailler environ une heure au jardin pour aider les femmes à puiser de l'eau et arroser leur parcelle de terre. Du côté des femmes, je crois qu'elles appréciaient mon aide jusqu'à un certain point. Elles travaillent fort, mais je crois que ce travail autour du puits est un moment rassembleur où elles peuvent discuter. C'est alors que Mariam m'a pris en charge et m'a invité à l'aider en particulier à chaque jour au lieu d'aider n'importe qui. C'était réellement un plaisir que de travailler chaque jour avec elle parce qu'on passait du bon temps ensemble. C'était pour moi un petit exercice et je pouvais socialiser avec plein de femmes tout en profitant des bonnes odeurs de menthe qui flottaient dans l'air. À partir du moment où je suis allé régulièrement au jardin, la réaction des gens du village quand ils me voyaient a changée et maintenant ils me saluaient en me remerciant de les aider. Mon amitié avec Mariam n'a fait que grandir avec le temps et j'ai appris à la connaître et comprendre sa réalité en tant que femme au village.

Mariam habite dans la concession de la famille où j'habitais, mais elle habite seule. Son mari est parti à l'aventure il y a trois ans, peut-être pour aller travailler et fonder une nouvelle famille en Côte d'Ivoire, personne ne le sait, mais Mariam m'a avoué qu'elle n'a pas espoir de le voir revenir un jour. Je crois personnellement que cette situation est créée par le mariage arrangé. Elle n'a pas eu le choix de marier cet homme et lui non plus, ce qui l'a peut-être poussé à partir. Il peut y avoir d'autres raisons, mais c'est mon opinion sur le sujet. En lien avec cette situation, je crois que c'est la liberté qui m'a le plus touché quant à la condition des femmes du village. J'ai vu qu'elles n'ont jamais eu le choix de faire ce qu'elles voulaient. Mariam n'est pas seule dans sa situation, il y a beaucoup de femmes qui vivent seules sans avoir de nouvelles de leur mari ayant quitté pour travailler à l'étranger. Mariam aurait bien aimé partir et faire autre chose de sa vie, mais elle ne pouvait pas quitter le foyer familial. C'est l'absence de possibilités qui me touche le plus ici. Néanmoins, ce qui me fascine, c'est qu'elles sont les personnes les plus souriantes et les plus heureuses que j'ai rencontrées. Elles savent s'amuser. Par exemple, le soir j'allais parfois avec Mariam et ses amies pour danser, boire du thé, discuter ou écouter de la musique. On passait beaucoup de temps ensemble. C'est difficile de se soucier de son bien-être et de voir qu'on peut faire très peu de choses face à cette situation. C'est ce sentiment d'impuissance qui m'a marqué le plus dans ce stage. C'est une expérience très personnelle, beaucoup plus que professionnelle, qui m'a fait prendre conscience de la réalité du monde dans lequel on vit. La liberté est une valeur importante qu'on peut parfois prendre pour acquis, alors qu'en réalité on est privilégiés d'avoir le choix dans notre société.

GABRIELLE FILIATRAULT

STAGE MALI 2015

C'était un mardi. Il faisait à peine quarante degrés au village de KeneMarka, au Mali. Le soleil descendait doucement rejoindre les baobabs, direction ouest. Cette journée-là, le temps semblait être plus lent qu'à la normale. Dans un quotidien régulier à KeneMarka, l'avant-midi est dédié au travail et l'après-midi au repos, et surtout, au thé! Toutefois, cette journée-là n'était pas comme les autres. Ce 7 avril, mes mères et mon père avaient passé la journée assis sur des nattes, à recevoir des visiteurs, voisins, amis ou autres membres de la famille qui venaient tous donner leurs bénédictions et condoléances. Une cousine éloignée en visite au village depuis quelques temps était aujourd'hui décédée. Mère de jeunes enfants, elle laissait derrière elle son nourrisson de trois mois.

J'étais tout bonnement assise sur mon kuru, un petit banc de bois, dans la cour arrière de ma famille. Ma voisine et amie, Aminata, vint me rejoindre. Aminata parlait un peu français, ce qui facilitait la communication. Je lui demandai alors ce qui se passait. Au fur et à mesure qu'elle tentait de trouver ses mots pour m'expliquer, je prenais lentement conscience de la nouvelle. C'était cette femme à qui j'avais parlé quelques jours auparavant. Cette femme qui m'avait fièrement présenté son bébé en me le tendant. Plus je saisissais la situation, plus j'entendais les pleurs de l'enfant qui se trouvait tout près de moi, dans la maison de ma mère la plus âgée.

J'ai regardé en direction de cette maison, où les cris de l'enfant résonnaient la faim et la détresse. D'un signe de tête, Aminata m'a fait signe que oui, c'était bel et bien l'enfant en question. Je me suis levée et dirigée vers cet endroit, où je n'étais pas certaine de vouloir voir ce qui m'attendait. L'enfant était tellement maigre. Seulement que la peau et les os. Petits os frêles dont on a l'impression qu'ils pourraient se briser à tout moment. Je retenais mes larmes.

Je me suis assise à côté de ma mère, qui tentait de le nourrir à l'aide d'une cuillère de métal beaucoup trop grosse et rigide pour la petite bouche délicate de l'enfant. Elle m'a regardé, l'air inquiet de ma réaction. Elle voyait bien que c'était la première fois que je voyais un enfant dans cet état. Elle m'a tendu le sachet de lait en poudre en me disant « akaigne? », ce qui signifie: « est-ce que c'est bon? ». J'ai regardé le sachet et lu les instructions. Il était clairement écrit: « Ne convient pas aux jeunes nourrissons. » J'ai regardé à nouveau ma mère qui attendait ma réponse. Je ne pouvais juste pas parler, car j'avais une grosse boule à la gorge. Je lui ai donc seulement fait signe que non. Elle ne savait pas quoi faire.

Chose certaine, il fallait que cet enfant mange, car il le demandait bruyamment d'une force dont j'ignore où il puisait l'énergie. On a donc toutes les deux tenté de lui faire avaler petites gouttes par petites gouttes ce lait en poudre mélangé avec l'eau du puits. Petit à petit, l'enfant diminuait l'intensité de ses cris. Soudainement, il a cessé de pleurer et de bouger.

J'ai arrêté de respirer à ce moment.

Il s'est remis à bouger un peu, et un liquide, probablement le lait qu'on venait de lui donner, est tout sorti d'un coup sur les genoux de ma mère. Je réalisais que cet enfant était vraiment dans un piètre état. Je suis allée puiser de l'eau pour aider ma mère à se nettoyer. Je l'ai aidé à essuyer ses vêtements à l'aide d'un bout de tissus, puis je suis partie.

Mes larmes se sont mises à couler.

Jamais je n'avais été aussi proche de la mort infantile, pourtant un sujet dont je parle fréquemment dans mes cours à l'université, étant donné que j'étudie en coopération internationale.

Je me disais que c'était inacceptable qu'un enfant meure de cette façon. Une vie perdue comme ça, seulement car la mère était décédée. D'ailleurs décédée aussi ridiculement que d'une infection au genou non soignée...

J'étais dans ma chambre et je réfléchissais, ou plutôt je tentais de réfléchir à tout ça.

Pourquoi ma famille ne lui achète-t-elle pas du vrai lait maternel? Pourquoi ne vont-ils pas à la clinique? Où se trouve le père de l'enfant? Vais-je laisser mourir cet enfant? Est-ce que c'est vraiment de mon ressort? Des enfants, il en meurt à chaque instant sur cette planète... Si je n'avais pas été là, ce serait arrivé quand même... Malgré tout, je suis là, peut-être que je pourrais sauver une vie. Sauver une vie... Ça veut dire quoi sauver une vie? Acheter pour eux le lait maternel en poudre? Mettre un enfant de plus à la charge de ma famille... Tout se passait très vite dans ma tête.

J'ai décidé d'aller appeler le docteur avec qui j'avais été en constante communication ces derniers temps pour nos séances de sensibilisation sur la santé et l'hygiène. Il me connaissait bien et je savais qu'il était compétent. Je l'ai donc appelé pour lui expliquer la situation et également pour lui demander le prix des sachets de lait maternel en poudre. C'était très coûteux. Enfin, coûteux pour eux... Pour moi, ça me revenait à 80$ pour le nourrir jusqu'à ce qu'il ait six mois, âge où il peut commencer à boire des bouillons...

Tout se passait très vite dans ma tête.

Bon, je réfléchissais à tout ça. Les mêmes questions revenaient... Est-ce que c'est à moi de faire ça? Quelle image je donne? La blanche qui veut sauver des enfants... En même temps, c'est tellement précieux une vie à mes yeux d'occidentale... Pourquoi je ne ferais pas ce geste si simple?

On était toujours le 7 avril. Le soir était tombé, la noirceur était arrivée et nous allions bientôt souper. Je décidai d'en parler avec Cynthia, mon accompagnatrice. Je lui racontai toute la vicissitude de cette journée. Elle m'écoutait attentivement. N'en étant pas sa première fois en Afrique, elle était un peu moins dépassée par les événements que moi disons... Elle et mon encadreur malien, Balo, ont su me diriger vers le choix que je voulais faire.

J'avais décidé de payer le lait jusqu'à ce que l'enfant atteigne six mois. Je me disais que c'était comme une contribution, ou plutôt un cadeau de ma part que j'offrais à ma famille. Mon esprit était redevenu plus calme. J'ignore si c'était la bonne chose à faire où si je le faisais pour avoir la conscience tranquille...

Je digérais tranquillement mes émotions avant d'entamer mon riz aux oignons. Mais les émotions fortes n'allaient pas s'arrêter là pour moi, en ce 7 avril 2015...

Je m'apprêtais à m'asseoir pour manger lorsque mon amie Aminata, accompagnée d'une de mes mères, Adjara, de qui j'étais très proche, arrivèrent très énervées en parlant très fort et beaucoup trop vite pour que je comprenne quoi que ce soit! Heureusement que Balo était tout près pour me traduire leurs paroles. Je compris alors que Mamou, une autre de mes mères avec qui je passais mes quotidiens, venait tout juste d'accoucher sans aucune difficulté! Je criai alors de joie avec Aminata et Adjara. Elles me prirent par le bras et m'amenèrent à la maison.

J'entrai dans la chambre chaude de Mamou, où elle avait accouchée. Elle était assise là, sur son lit, les yeux pétillants de bonheur. Elle me fit un énorme sourire et m'invita avec enthousiasme à m'approcher pour prendre sa fille dans mes bras. Mamou était tellement en forme que j'avoue que ça m'a presque donné envie d'accoucher! J'ai alors pris la petite. Elle était tellement belle, comme sa mère d'ailleurs. Mamou m'a annoncé qu'elle allait l'appeler Gabrielle.

Encore une fois en ce 7 avril, mes larmes coulèrent à nouveau. Cette fois par contre, c'était des larmes de bonheur. Je suis restée là quelques temps à parler avec ma mère et à cajoler mon homonyme.

Je crois que c'était la journée la plus émotive de toute ma vie ! Encore plus émotive qu'une peine d'amour... Dans la même journée, je côtoyais la mort et la vie à travers deux enfants. Je me disais, une mort, une naissance. C'est ça la vie au fond... On naît, on meurt, peu importe l'âge. La vie au Mali, c'est comme ça. Les conditions sont précaires. Certains enfants survivent, d'autres non.

Je crois que c'était la journée la plus émotive de toute ma vie !

J'étais en route pour aller me coucher. Sur mon chemin, je croisai Cynthia et Balo qui venaient à ma rencontre. Ils venaient me chercher pour aller discuter avec mon père de mes intentions concernant le lait maternel en poudre pour l'autre enfant. Nous nous dirigeâmes donc vers la maison de mon père Bockary. Je lui expliquai mes intentions. Il me regarda un instant, puis m'expliqua que ce n'était pas à moi de poser ce geste. Il m'affirma que cet enfant avait un père dans un village voisin et que c'était au père de venir le chercher. Bockary ne savait pas si ce père en question allait venir, mais chose certaine, je n'avais pas à faire cela. Il refusait.

Puis, il me parla alors de la petite Gabrielle. Il me dit: « Mamou a accouché juste avant que tu quittes le Mali, et nous en sommes très heureux! Ça termine bien ton séjour parmi nous. Cette petite est ton bébé, prends soin d'elle. » Il ne me disait pas ça pour que réellement je m'en occupe, mais il me faisait comprendre que Gabrielle faisait partie de sa famille et que l'autre nourrisson avait une famille à lui... Évidemment que Balo m'aidait à traduire ses paroles et il était également là pour me traduire la signification des gestes et traditions...

C'est comme ça que s'est terminé mon 7 avril 2015. Je suis allée me coucher, un peu vide d'énergie, mais remplie d'amour. J'ai passé beaucoup de temps chez Mamou durant mes trois derniers jours au village. J'ai donné plein d'amour à Gabrielle et également quelques cadeaux à Mamou qui pourraient être utiles pour la petite.

J'espère un jour la revoir, elle et toute ma famille malienne. C'est certain que si je travaille un jour à nouveau au Mali, je ferai un détour par KeneMarka !

JI-YAN SÉGUIN

STAGE MALI 2015

J'ai appris que je devais faire un rapport de stage pour le CSI dans lequel je devais décrire un événement marquant de ma vie au Mali. Un événement marquant... mais c'est quoi ça? Une histoire avec une certaine morale destinée aux prochains stagiaires? Un bilan de mes apprentissages? Quelque chose qui souligne les aspects culturels d'un autre pays? On peut facilement s'y perdre là-dedans. Pour ma part, je crois bien que j'opterai pour la simplicité.

Bien des choses m'ont marquées durant ce voyage. À bien y penser, j'aurais pu vous parler des paysages, des activités en lien avec le mandat ou bien des gaffes que j'ai commises sans le vouloir et dues à des différences culturelles. Je choisis toutefois de vous parler de ce qui me paraît le plus essentiel : les gens. Ce n'est donc pas un événement en tant que tel, mais bien une série de moments privilégiés qui font en sorte que c'est ce que je retiens du Mali. Bâtir des relations est à la base une tâche complexe pour l'homme. Bâtir des relations avec des gens appartenant à une réalité différente de la vôtre, et avec comme obstacle premier une barrière linguistique que je qualifierais d'assez importante, augmente d'un cran la difficulté de tout ça. J'ai appris à apprivoiser mes frères. J'ai appris à lire le non-verbal. J'ai appris à reconnaître ce que dégagent les gens et à voir ce qui est bon sans que des mots ne soient prononcés.

> Chaque jour, chacun faisait son petit effort de plus pour qu'on se rejoigne au milieu...

Quand je suis arrivée, ils me regardaient de loin. J'étais étrange pour eux, sortie d'un autre monde. Je parlais autant bambara qu'eux ne parlaient le français, c'est-à-dire l'équivalent du « yes, no, toaster» anglophone. Puis, le temps a passé. Chaque jour, chacun faisait son petit effort de plus pour qu'on se rejoigne au milieu : un sourire de plus, un conseil marmonné, une invitation à essayer une nouvelle activité, une minute de plus de conversation. Vers la fin, je passais toutes mes soirées avec eux. On se comprenait du mieux qu'on le pouvait, soit par un mélange de français-bambara-mime. C'était beau à voir. Durant nos multiples discussions, certains sujets revenaient souvent. Il y a de ces choses qui préoccupent tout le monde peu importe où est-ce que tu te trouves sur la planète. Les relations hommes-femmes en sont un bon exemple. On a beaucoup parlé, comme quoi nous essayions d'être égalitaires ici et que là-bas, c'était très différent et que la violence conjugale était parfois banalisée. À chaque fois que cela arrivait, je leur répétais qu'il fallait faire attention aux dames. À la fin du voyage, les émotions plein le ventre, j'ai essayé de leur communiquer mes bénédictions pour l'avenir. Je leur ai souhaité la santé, le bonheur. À la fin, un d'eux m'a dit qu'il n'allait « pas frapper les femmes, parce que valeur connaît »... Voilà, c'était mon moment marquant.

Le Mali et mes frères m'ont beaucoup appris. Ils m'ont appris à être forte, à être ouverte et à chercher à comprendre mon prochain, à me respecter et à mettre mon pied à terre selon mes convictions. Mes frères m'auront endurcie et j'espère de mon côté avoir su les adoucir un peu.

JEAN-FRANÇOIS OUELLET

STAGE MALI 2015

Un voyage de solidarité au Mali, ça n'a pas de bon sens! disaient mes proches en octobre 2014. Les nouvelles sur l'Ébola et sur le conflit au nord du Mali frappaient toujours l'imaginaire des Québécois et Québécoises à ce moment-là. Pour ma part, j'étais un peu anxieux, entre la recherche d'un emploi et la promesse d'un mandat dans un contexte interculturel.

Plus les jours avançaient plus je me faisais à l'idée d'aller au Mali. Je m'informais donc sur la culture malienne, des impacts des changements climatiques sur le pays et sur les projets d'adaptation en milieux agricoles. Également, j'apprenais les notions de base de bambara.

Le 31 janvier 2015, nous étions un beau groupe rempli d'étudiants de divers domaines et de jeunes engagés dans la justice environnementale. C'était un mélange d'excitation, d'appréhension et de fatigue qui attendait le groupe au décollage de Montréal vers Bamako.

Un aspect culturel très fort du Mali est le thé vert de Chine. La majorité des Maliens et Maliennes est fan de ce produit importé; ils consomment cette infusion trois fois par jour. À ce titre, un dicton malien explore le goût de ces trois services de thé : « Le premier service de thé est amer comme la mort, le second est doux comme la vie et le troisième est sucré comme l'amour. » Sous la forme de ces trois services, je vous présente un défi, un doux évènement et mon coup de cœur de mon stage Solidaires vers de saines pratiques environnementales.

Le premier service, amer comme la mort

Le premier service est amer comme la mort. Le Mali m'a posé plusieurs défis. La perte d'identité québécoise, l'approche de vente au marché et les péripéties improvisées sur la route ont été des exemples enrichissants de mon voyage.

L'arrivée au village était un passage dans une nouvelle dimension. Les coutumes des villageois étaient très différentes des nôtres. Les anciens du village disposaient d'une autorité sur l'ensemble de la population. Les tâches des femmes et des hommes étaient très différentes : les hommes s'occupaient de la représentation politique, des travaux dans les champs et de la fabrication des outils agricoles, les femmes travaillaient sur les tâches ménagères, la récolte du bois et la préparation des repas. Même l'éducation des enfants se faisait en ségrégation des sexes. Les enfants représentaient un bien commun du village pouvant aider dans les tâches domestiques des familles.

> L'arrivée au village était un passage dans une nouvelle dimension.

Les traditions du village étaient remarquables. D'abord, les salutations étaient longues et très cordiales. La longueur des salutations et des bénédictions soulignait l'importance accordée à la personne. Puis, le jour était divisé par cinq périodes de prière. Les villageois n'étaient pas pressés. Ils faisaient leur travail jusqu'à la fin de la journée. Bien souvent, le tout se finissait par un service de thé. Enfin, malgré la difficulté de l'agriculture de subsistance, les Maliens partageaient un humble sourire à tous.

Je vivais plusieurs chocs culturels. L'avenir des enfants me préoccupait. Ces derniers recevaient une éducation traditionnelle pour reprendre le flambeau du village. Je ne voyais pas d'égalité des chances dans ce type d'éducation. Les chocs culturels se sont toutefois atténués avec le temps.

Par contre, il m'a été difficile de comprendre les dynamiques de groupe et de m'y intégrer aisément. Notamment, j'ai trouvé que le consensus était un processus décisionnel complexe.

Le service amer comme la mort était un moment de réflexion: j'ai beaucoup réfléchi sur cette expérience et intégré ces apprentissages au Québec. L'apprentissage le plus important est d'avoir confiance en mes idées. La confrontation des idées dans un processus consensuel permet de faire progresser la pensée du groupe et de trouver des solutions intéressantes à une problématique.

Le deuxième service, doux comme la vie

Le deuxième service est doux comme la vie. Le contact avec des habitants était ma vie quotidienne au Mali. C'était une accueillante brise chaude en plein milieu de la brousse.

À notre arrivée, nous avions eu droit à une délégation de tout le village pour nous saluer. Après plusieurs discours, les stagiaires étaient invités à aller voir leurs familles d'accueil. Chaque stagiaire avait une maison pour se loger. Ces maisons étaient faites de murs de terre, d'une bonne structure de bois pour supporter le toit et de tiges séchées pour faire de l'ombre sous les rayons abondants du soleil.

Plus le stage avançait, plus je passais de temps avec les enfants. J'étais surnommé le N'fa Sacko des enfants par un villageois. Ce surnom faisait référence à mes jeux avec les petits: un mélange de tag, de danses, de chants, de football, de jeux de camp de jour et de frisbee qui amusait les petits. Le groupe de stagiaires et moi avions même inventé une chanson en bambara pour valoriser les services écologiques de l'arbre aux enfants.

> Plus le stage avançait, plus je passais de temps avec les enfants. J'étais surnommé le N'fa Sacko des enfants par un villageois.

Le contact avec les jeunes m'a permis de retrouver mon cœur d'enfant et d'apprendre à décrocher du

mandat de stage. Les jeunes m'apprenaient à vivre le moment présent et à faire de mon mieux pour vivre en famille. J'ai reconnu en eux des valeurs que je partage : le sens du travail, l'importance de l'accueil, le positivisme et le respect pour les plus âgés.

La vie d'un jeune malien est assez difficile. Les activités du dimanche avec ma famille d'accueil m'ont permis de comprendre les tâches quotidiennes des jeunes. Les jeunes filles aident leurs mères dans les tâches ménagères. Dès 5h du matin, les femmes vont écraser le millet avec un pilon de bois pour préparer du To. Toutefois, je me tenais principalement avec les garçons à cause de la discrimination des genres.

Cette rencontre interculturelle permet de confronter plusieurs manières d'éduquer les enfants. D'un côté, les familles maliennes ont tendance à laisser leurs enfants vivre entre eux et à leur faire endosser des responsabilités ménagères dès le plus jeune âge. Ils peuvent également se réunir pour aller jouer au football ou pour discuter de tout et de rien. C'est un peu comme les adultes qui s'assemblent pour prendre le thé.

Dans mon quotidien, je souhaite continuer à savourer les doux moments de la vie comme le deuxième service de thé.

Le troisième service, sucré comme l'amour

Le troisième service est sucré comme l'amour. J'ai appris différentes formes de solidarité dans mon voyage. J'aimerais conclure ce rapport sur l'importance d'être solidaire.

Mon voyage m'a permis de me conscientiser sur les enjeux des changements climatiques dans une perspective Nord-Sud. Nous sommes un pays qui émet une quantité phénoménale de gaz à effets de serre. Les effets de ces émissions sont ressentis par les pays ayant peu de moyens de s'adapter. Le village malien du stage éprouvait les effets des changements climatiques sous la forme de la réduction de la période des pluies. Cette modification du climat apportait des problèmes concernant la qualité des semences et la sécurité d'approvisionnement alimentaire pour les habitants. Malgré nos stratégies sur les foyers améliorés, la mise en œuvre d'une pépinière et la réalisation de fosses à compostage, ces adaptations ne sont pas suffisantes pour assurer une plus grande qualité de vie au village. J'insisterai sur l'importance des pays émetteurs de gaz à effets de serre de se mobiliser pour une décarbonisation de leur économie.

Le stage de solidarité permet de s'ouvrir au monde et de demeurer vigilant sur les enjeux planétaires.

Mes coups de cœur resteront le contact avec les jeunes ainsi que la solidarité du peuple malien. J'ai construit des relations très humaines auprès de ma famille d'accueil. Nous ne pouvions pas communiquer efficacement à cause des barrières linguistiques et des différents codes d'interprétation culturelle. Toutefois, je me suis beaucoup attaché au village de Kégnémarka. Je souhaite donc me souvenir de ce sucre et reconnaître la nécessité d'une meilleure solidarité dans notre société occidentale.

Le stage de solidarité permet de s'ouvrir au monde et de demeurer vigilant sur les enjeux planétaires. Le tout rend les participants plus humains par rapport à d'autres contextes culturels. C'est avec une confiance mutuelle qu'on arrive à mieux se comprendre et à mieux résoudre les problématiques environnementales. Je soutiens vivement le Carrefour de solidarité internationale de Sherbrooke et l'association malienne Kilabo dans leurs initiatives d'adaptation aux changements climatiques au Mali.

MAIA HOULE-CUILLERIER

STAGE MALI 2015

Les semaines s'enchaînaient à un rythme essoufflant alors que les journées passées au village semblaient durer une éternité.

Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, jour du marché à Somo, samedi, ouf, et enfin ce doux dimanche.

Dès 4h, comme à chaque matin, les pulsations de l'Afrique bercent nos cerveaux encore comateux. Comme à chaque matin, les chants des pigeons, des perruches et des coqs s'accordent avec le grincement des poulies à puits.

Ce matin-là, mes petits cocos et mes petites cocottes m'observent dormir au travers de mon filet.

-Mariamou, snogoro ?! les entendais-je murmurer.

J'ouvre un œil inquisiteur pour apercevoir leurs petites binettes déjà pleines d'énergie. Ma montre m'indique qu'il est 6h, l'heure d'aller rejoindre Baba Samaké et Mariam Djara au jardin.

Les deux femmes me saluent chaleureusement en me voyant arriver.

-Ini sogoma !

-Unce! Ini sogoma!

-Ere sira?

-Ere!

-Somogo ka kene ?

-Torosité!

C'est avec grand plaisir que je les aide à faire des allers-retours du puits jusqu'à leur parcelle du jardin où pousse des petits piments, des papayes, de la menthe et de la salade. Il fait bon être dans cette petite parcelle vert tendre où règne la fraîcheur matinale. Au loin, le soleil entreprend son ascension dans le ciel. Je sors mon appareil photo et les deux femmes pouffent de rire.

-N'as-tu pas remarqué qu'il y est tous les matins? Semblent-elles penser.

Je leur montre le cliché et soudain, leurs taquineries se transforment en émerveillement. Je baragouine quelques mots afin de leur demander si je pouvais bien les prendre en photos:

-Ne be ta photo ta wa?

Elles acquiessent.

Je ne sais pas si c'est parce qu'elles aperçoivent leur beauté ou simplement parce qu'elles ne sont pas habituées de se voir, mais leurs exclamations face à leur portrait m'émeuvent.

Il fait bon être dans cette petite parcelle vert tendre où règne la fraîcheur matinale.

Après quelques seaux versés sur leurs futures récoltes, elles s'accordent pour me dire d'aller à la base. J'ai, selon elles, assez travaillé.

-Aï ta dagayorola ka duminike!

En refermant la clôture du jardin, j'aperçois mes petites chéries, Amy et Ma venant me chercher pour m'escorter à la base. Sa petite main dans la mienne, Ma lève les yeux vers moi et se lance dans une grande conversation. Je fais mon possible pour comprendre mais Amy, lisant l'incompréhension dans mes yeux, intervient. Elle parle de la maison familiale. D'accord, allons-y!

Arrivées, j'entends Ba, Sidi et Baba s'exclamer.

-Mariamou nana! Mariamou nana!

Je suis invité à manger du mouni chez la femme de mon père, Mariama Sacko.

Les plus jeunes femmes, Batoma et sa sœur, préparent le déjeuner dans la petite cuisine en banco d'où sort une dense fumée noire. Une fois la bouillie

de céréales cuite, elles l'apportent à Mariama pour que celle-ci l'aère. À l'aide de sa grande louche de plastique mauve, elle fait couler le gruau dans les airs. Voyant que je vais en manger un peu, elle s'éclipse dans sa maison un instant et en ressort avec un lait/yogourt de chèvre qu'elle verse dans un petit bol à part, ce sera mon bol.

Elle prend le plus gros des bols ainsi que quelques louches colorées et part servir Issa, mon père, et ses fils. Elle m'apporte ensuite ma portion.

Les enfants s'installent autour de moi sur de petits bancs en bois, excités de recevoir leur portion à leur tour.

Je retiens mon appétit sachant que chaque bouchée supplémentaire prive mes petites sœurs et mes petits frères de nutriments.

Paf! Une réalisation du moment présent me frappe de plein fouet! Wow, j'y suis, je suis au Mali, dans une famille formidable, quelle chance!

Genebou arrive avec son magnifique sourire.

-I ni sogoma!

-Unce! I ni sogoma!

-Ere sira?

-Ere!

-Toubabou ka kene?

-Torositula!

-Naya, aw beta so!

C'est alors, après avoir remercié Mariama, que Genebou m'amène chez elle.

La vieille brebis beugle toutes ses tripes pour signaler notre arrivée. Bahini, la fille de Genebou, m'observe de ses grands yeux, ne sachant pas trop encore si je suis un potentiel danger pour elle ou si, enfin, elle peut m'approcher. Genebou nous fait un thé Lipton. Elle me fait un clin d'œil et ajoute plus de sucre et un peu de lait en poudre. C'est dimanche après tout!

Bien assises, elle et moi, on jase. Oui, oui, on jase! On s'entend si bien qu'on réussit même à se faire des blagues et à rire de bon cœur.

8h. Bipbip, ma montre lance un petit cri. Il est temps d'aller rejoindre les toubabous.

C'est alors que mes petites sœurs et mes petits frères arrivent pour m'accompagner à la base.

À la base, nous apercevons Ballo au loin sur sa moto, qui arrive avec du bon pain frais. Quel animateur terrain en or! C'est gentil mais non merci, aujourd'hui c'est une journée entièrement famille. Je passe mon tour pour le déjeuner. Bon matin groupe, bye groupe.

Paf! Une réalisation du moment présent me frappe de plein fouet! Wow, j'y suis, je suis au Mali, dans une famille formidable, quelle chance!

En retournant vers la maison familiale, j'aperçois Mama avec ses deux belles filles puiser de l'eau au puits. Elles chantent. Je leur lance un énorme sourire auquel elles répondent puis je continue mon chemin.

De retour chez Genebou, elle m'accueille d'un regard inquisiteur:

-Es-tu certaine d'avoir bien mangé?

-A kayn! Bi, somogo. Dagayorola abana!

Bon, le bambara est encore rudimentaire, mais on se comprend.

Satisfaite de ma réponse, elle m'installe une chaise sous un grand arbre dans la cours. Ba part puiser de l'eau et m'apporte du savon.

Hop, un petit lavage de pied!

Aujourd'hui, j'aurai l'honneur de me faire faire un henné sur le pied.

Une fois les pieds bien propres, Ba et moi puisons de l'eau pour aller arroser le «blo», une pièce réservée aux femmes. Le matin, elles y pilent le millet et autres céréales et, l'après midi, elles y boivent le thé et jasent.

Une fois la pièce humide et fraîche, nous nous installons sur des dèbes, un tapis fait de plastique tissé. Genebou prépare les languettes de ruban adhésif puis réclame mon pied et se met à l'œuvre, Ses petits doigts me chatouillent, mais je ne suis pas certaine d'être celle qui rit le plus puisqu'elle éclate de rire à chacun de mes frétillements.

L'après-midi avance, les femmes se font de plus en plus nombreuses, tout comme les degrés dans l'air. Des doigts se glissent dans mes cheveux et défont ma couette.

Éh Allah! Je comprends alors que mon tour est venu de me faire tresser la tête.

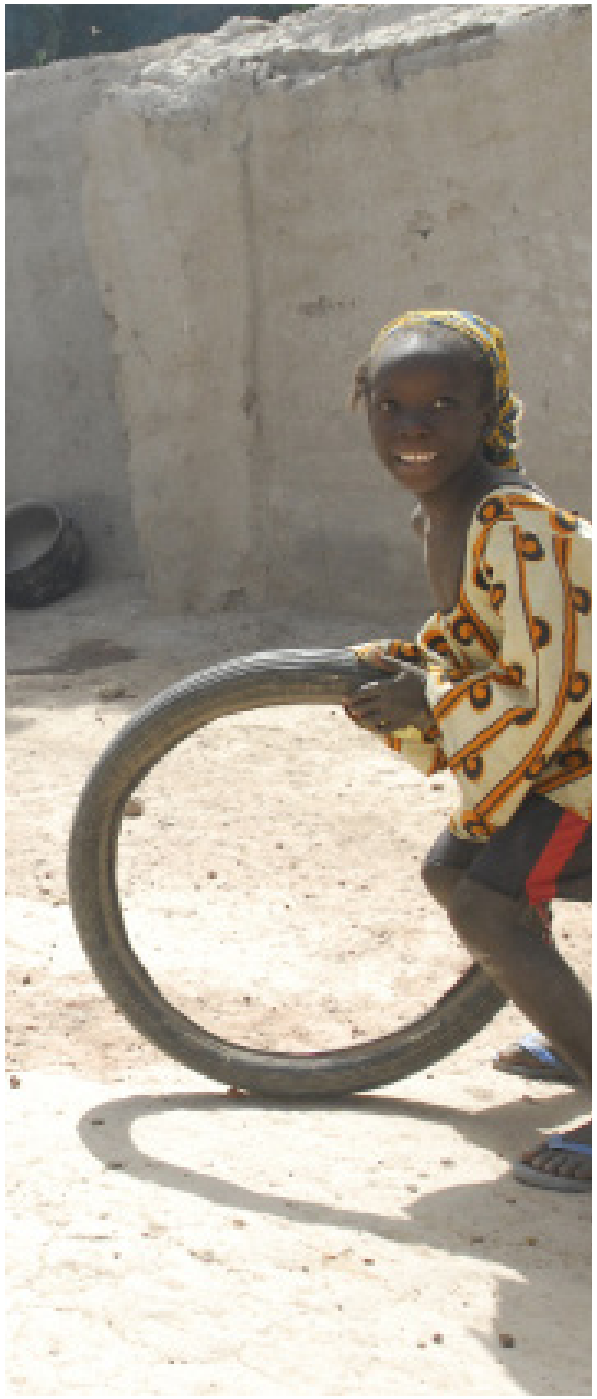
Assise une jambe en l'air pour appliquer le Jabbi et la moitié des cheveux tirés par derrière, j'entends des bébés pleurer, d'autres rire et des enfants jouer.

On jase de toute sorte de sujets, mais celui du mariage revient souvent. À chaque fois qu'elles me demandent si je me marierai je dis non et, à chaque fois, elles éclatent de rire, ne sachant probablement pas quelle autre réaction avoir.

Les conversations s'enchaînent, je ne les suis pas toutes, mais je suis là, je fais partie d'elles. Je les observe et suis subjuguée. Elles ne cessent de travailler, elles ne cessent d'enfanter et, pourtant, elles ne cessent de sourire. Béate d'admiration face à leur force, une grosse boule d'amour m'emplit la poitrine.

J'adore les dimanches!

Merci à ces merveilleux êtres pour leur générosité et leur amour. Je vous en serai éternellement reconnaissante.



MARIE-PIERRE FOREST GAUDET

STAGE MALI 2015

Étant de retour depuis quelques temps déjà, je me suis demandée quel était le souvenir qui m'a marquée le plus dans le stage, de quel événement je me rappelle le mieux après tout ce temps. Bien sûr, il y en a plusieurs, car, après tout, c'était probablement la plus grosse expérience de ma vie! Mais, en fait, je crois que ce qui m'a marquée le plus est une suite de petits événements quotidiens.

Tous les jours, mes petits frères et petites sœurs d'accueil allaient me reconduire à la base où moi-même et tous les stagiaires du groupe prenions nos repas. Tous les soirs, ils venaient avec moi jusqu'à la base pour que j'aille souper. Ce sont dans ces moments que j'ai le plus appris sur la langue et la culture. Le trajet ne nous prenait pas beaucoup de temps, à peine trois ou quatre minutes, mais j'ai eu beaucoup de plaisir à être en leur compagnie durant ces quelques minutes quotidiennes. Je les découvrais peu à peu, on apprenait à se connaître même si nous ne parlions pas la même langue. Parfois, ils me faisaient dire les chiffres de un à dix en bambara tout le long du chemin. D'autres fois, ils aimaient me faire apprendre des nouveaux mots en me pointant des animaux ou des objets. Ce que j'aimais des enfants de ma famille, c'est qu'ils ne se décourageaient jamais lorsque je ne comprenais pas quelque chose. Ils me l'expliquaient d'une autre manière, avec des gestes ou des sons. Jamais ils n'abandonnaient! C'était la petite mission que s'étaient fixés mes frères et sœurs: me faire apprendre le bambara. Tous les jours, j'apprenais des nouveaux mots et je pouvais mieux communiquer avec eux durant nos escapades jusqu'à la base. Lorsque nous nous y rendions au coucher du soleil, c'était notre petit moment ensemble. Parfois, ils se chicanaient pour savoir qui aurait le droit de me tenir la main durant le trajet. Ils étaient vraiment adorables et prenaient grand soin que je sois toujours bien. J'ai beaucoup appris sur la culture malienne en les côtoyant. Ce sont des enfants très polis et respectueux. Grâce à eux, j'ai souvent appris ce qui était bien ou non, alors, en même temps, ils m'expliquaient les coutumes de leur communauté. Avec eux, je n'avais pas peur de faire des erreurs, car je savais qu'ils me pardonneraient et m'expliqueraient ce qu'il ne faut pas faire.

Par contre, ce dont je vais me rappeler pour le reste de ma vie, ce sont les images de leurs sourires. Ces derniers se trouvent dans mes souvenirs et, encore aujourd'hui, ils réapparaissent parfois dans mon esprit. J'aurais tant voulu pouvoir capter ces instants sur photos, mais ce n'est pas dans leurs coutumes de sourire sur les photos. Peu à peu, des images s'effacent de ma mémoire, je le sens, mais je sais que leurs visages qui s'illuminaient quand je leur faisais un sourire restera très longtemps dans mes pensées!

Par contre, ce dont je vais me rappeler pour le reste de ma vie, ce sont les images de leurs sourires.

Je voudrais pouvoir dire à mes petits frères et mes petites sœurs maliens qu'ils m'ont énormément aidé à m'intégrer dans la communauté et que je n'oublierai jamais tous les efforts qu'ils ont fournis pour que je me sente à ma place. Je n'oublierai jamais tous nos moments de folies à rire parce que nous parvenions enfin à nous comprendre! Je les remercie pour tout et je leur souhaite une vie pleine de bonheur!

MARYLIN LAMARCHE

STAGE MALI 2012

Admirablement âgée, Mariam Diabate est femme, mère, grand-mère et bientôt arrière-grand-mère. Elle a vécu en brousse malienne toute sa vie sans connaître l'eau courante, l'électricité ou l'abondance de nourriture. Mariam vit de simplicité. Elle ne sait pas écrire son nom ou même en quelle année elle est née.

Mariam a le corps frêle, mais le cœur robuste. Elle aime tous ceux qui passent chez elle. Sincèrement. Juste comme ça, parce qu'elle sait reconnaître un humain. Chez elle, vivaient des cousins, des neveux, une Québecoise et même de simples connaissances. Tous égaux sous le manguier familial qui lui sert de refuge.

Mariam a le corps frêle, mais le cœur robuste. Elle aime tous ceux qui passent chez elle. Sincèrement. Juste comme ça, parce qu'elle sait reconnaître un humain.

Son mari est aveugle, malade et s'entête à porter une adorable tuque rose même lorsqu'il fait cinquante degrés. Elle valorise sans relâche son rôle dans la famille, bien que dans les faits, tout repose sur elle et l'un de ses fils.

Elle est la première à mettre les mains au feu pour raviver la flamme ; la première à s'inquiéter du sort des autres ; la première à jouer de la calebasse pour les fêtes de village ; la première à t'accompagner au travail main dans la main juste parce qu'elle sait que ça te va droit au cœur. C'est aussi la dernière à se coucher.

Elle sait même s'excuser parce que, des fois, c'est compliqué les différences culturelles. Elle le fait dans sa langue à elle qui devient limpide lorsque des mots aussi sincères franchissent ses lèvres. Elle le fait avec ses yeux-liseurs-d'âme, sa main sur la tienne et la voix chevrotante.

Jamais, hormis par ce texte, un occidental n'entendra parler de Mariam Diabate, ni de toutes ces super-femmes des milieux ruraux d'ailleurs.

J'ai vécu deux mois inoubliables chez Mariam Diabate. Nous avons construit une relation vraie et réciproque malgré la barrière de la langue. Trois ans plus tard, j'ai eu la chance de retourner au Mali et de la revoir. Sans une ride de plus, sans un gramme en moins, toujours énergique malgré la vieillesse et la rudesse du quotidien. Toujours aussi chaleureuse et le cœur à rigoler.

Jamais, hormis par ce texte, un occidental n'entendra parler de Mariam Diabate, ni de toutes ces super-femmes des milieux ruraux d'ailleurs. Pourtant, elles méritent mille hommages. Je m'estime plus que chanceuse d'avoir pu vivre sous le manguier de Mariam et lui souhaite intérieurement la santé à chaque jour qui passe.

RÉCIPROCITÉ

DES STAGIAIRES AU QUÉBEC

MARIE-HÉLÈNE ROY

STAGE MALI 2007

Il n'y a aucun doute: une expérience Québec sans frontières change notre vie, notre perspective et notre compréhension du monde. Dans mon cas, mes expériences QSF ont façonné ce que je suis, renforcé mon implication pour la justice sociale et ma militance, mais surtout, elles m'ont permis de rencontrer des gens extraordinaires et de réaliser que les peuples de la planète sont interconnectés.

En mai 2007, je mettais le pied dans mon village d'accueil malien, Wolodo. Jamais je n'aurais pu penser que neuf ans plus tard, j'allais vivre des retrouvailles surprenantes, cette fois, à Montréal.

Au Mali, j'ai eu la chance d'accompagner un groupe de stagiaires QSF pour un projet en travail social. C'est avec émotion que je reçus, à mon arrivée à Wolodo, mon nom malien. Je devenais dorénavant Oumou Sangaré, le nom de la première belle-fille de mon papa malien, Dugutigi Kissima Traoré, chef de village. Durant mon expérience, tous les membres de ma nombreuse famille malienne ont joué un rôle précieux dans mon adaptation culturelle. En premier lieu, les enfants, dont ceux de mon homonyme Oumou, qui m'ont démontré dès le départ de belles marques d'affection. L'un d'eux, le fils aîné, s'appelait Siaka, Bachaka de son surnom. J'ai toujours eu le souvenir de Bachaka, grand sourire franc accroché au visage et les yeux pétillants quand il passait devant la porte de ma case (maison) avec un âne ou un boeuf et me saluait en m'appelant « maman » ! À 25 ans, il était plutôt impossible pour moi d'avoir un enfant de 13 ans, mais j'étais l'homonyme de Oumou Sangaré et donc j'héritais également, en plus de son nom, de tous ses enfants !

Quand j'ai quitté le Mali, comme plusieurs, j'ai pleuré à chaudes larmes. Je n'avais aucune idée si je reverrais ces visages qui m'avaient accueilli les bras ouverts, ces gens qui m'ont permis de les découvrir, et de me découvrir. Bien que mon cœur me promettait de revenir, ma tête me chuchotait que je ne reverrais probablement jamais ma famille malienne, à moins d'un miracle.

Neuf ans plus tard, avril 2016, sagement assise dans ma cuisine montréalaise et lisant mes courriels: le miracle. Zan Doumbia, de Kilabo, m'écrit que le petit fils aîné de Dugutigi Traoré, le fils de mon homonyme Oumou, est au Québec et qu'il veut me voir. Siaka Traoré... Bachaka ... mon fils avec ses grands yeux rieurs? Au Québec! Est-ce que je rêve? J'étais tellement énervée. En une seconde, le Mali a débarqué dans ma cuisine : tous les souvenirs, les gens que j'ai connus, ma famille, mon homonyme, ma sœur Adama, mon frère Moussa, Tanti Koro, Dugutigi, les enfants, mon fils Bachaka, le village, les baobabs, les soirées à prendre le thé sur une natte, les étoiles filantes, même les ânes, les coqs et les bœufs y étaient ! Je suis devenue tellement émue.

Rapidement, après contact avec Étienne du CSI, Bachaka et son collègue malien Karim me rendaient visite pour quelques jours à Montréal. Malgré que j'aie l'habitude de recevoir des stagiaires réciprocité QSF dans le cadre de mon travail, je n'avais pas réalisé à quel point recevoir un membre de notre famille adoptive QSF pouvait être confrontant. Parallèlement à la hâte des retrouvailles s'installe un petit doute : vont-ils se sentir bien chez moi? Qu'est-ce qu'on pourra bien faire qui leur fasse plaisir ? Est-ce que mon appartement a l'air trop « riche » ? Une jeune femme qui habite seule un 4 et demi, qui a une auto... les contrastes de nos modes de vie me frappent en plein visage. Que pensera ma famille malienne de connaître ma réalité ? Recevoir des stagiaires d'un pays du Sud nous fait réaliser le privilège que nous avons de bien vivre et renforce par le fait même notre motivation et nos engagements à changer nos habitudes de vie pour vivre plus simplement et participer à rétablir un équilibre.

Malgré mes nombreux questionnements, les retrouvailles avec Bachaka et l'accueil de Karim se sont

très bien passés. Je me demandais si j'allais reconnaître mon fils... il avait effectivement pas mal grandi depuis la dernière fois. Le moment de gêne a duré quelques heures, à se regarder, sourire, rire, se regarder encore, sourire, et répéter : je n'y crois pas, c'est incroyable ! Et comment va la famille ?

À la question « qu'est-ce qu'on pourra bien faire ? », j'ai demandé la deuxième journée à mes deux invités s'ils avaient des idées. Semblant un peu gênés d'être questionnés, à se parler en bambara, paraissant argumenter entre eux à travers plusieurs silences réflexifs, et moi patiente, qui ne comprends rien à leur discussion. Ils ont finalement demandé avec un petit peu de timidité si c'était possible de voir le stade de Didier Drogba. Quelle sortie extraordinaire nous avons eue que de monter dans la tour du stade olympique pour avoir la vue sur le stade de l'Impact ! Je me souviendrai toute ma vie de leurs grands yeux ébahis dans le téléphérique et de leurs réactions quand ils ont découvert le stade de si haut. « He ? heeeeeeee!». Décidément, cette sortie pleine de joie a renforcé subtilement nos liens. Sur le chemin du retour, Bachaka me partageait qu'ils avaient envie de manger du riz gras et qu'ils voulaient cuisiner à la malienne. Quel plaisir ! C'était à mes yeux une belle marque de confiance qu'ils aient osé demander. Je crois que leur moral avait besoin de riz gras, ils ont mangé deux assiettes énormes ! On le sait, quand on est à l'étranger, la bouffe, c'est sentimental.

Comme je l'ai mentionné à Bachaka en les raccompagnant à l'aéroport à la toute fin de leur stage, ces retrouvailles inattendues représentent pour moi l'un des mystères de la vie, un réel cadeau, qui m'a permis de réaliser qu'au-delà du temps et de l'éloignement, les relations tissées lors d'une expérience QSF sont durables et significatives.

Merci à Bachaka et Karim pour leur visite et merci du fond du cœur à ma famille malienne pour leur accueil chaleureux.

Inch' Achallah, nous nous reverrons.

SMITH SARMIENTO

STAGE RÉCIPROCITÉ PÉROU 2015

Soy un joven artista orgulloso de ser Peruano y de pertenecer a la organización JUVENTUD KOLLEK, donde cada integrante me enseño que día a día debemos de trabajar con mucha voluntad por una mejor calidad de vida para nuestra sociedad "COLLIQUE".

Todos tenemos una sola vida, así que debemos de vivirla como se merece y aprovechar al máximo todas las oportunidades que se te puedan presentar, y una de ellas fue emprender esta nueva aventura en QUEBEC , donde puedo simplificar mi experiencia en :

Sueña, viaja, aprende, enseña, respira, disfruta, transmite, descubre, escucha, llora, rie, persevera y mira al frente sin mirar atrás son solo algunas palabras que han estado presentes en estos 77 días de pasantía, pues esta experiencia ha sido más que una simple lección de vida.

> ...debemos de trabajar con mucha voluntad por una mejor calidad de vida para nuestra sociedad "COLLIQUE".

Conocer y trabajar conjuntamente con personas responsables que trabajan con mucho empeño y dedicación por mejorar su medio ambiente fue algo más que gratificante (Acción Saint Francois y Consejo del medioambiente del Estrie) y jóvenes voluntarios que se unían a las actividades de limpieza y reciclaje.

Poder aprovechar mis tiempos libres de conocer muchas ciudades y la grandiosa oportunidad de poder mostrar un poco de mi Arte "mimo-clown" en diferentes espacios y festivales , pues sobre todo a una cultura totalmente diferente a la mia.

Sentir aplausos y escuchar sus buenos comentarios hacia mi trabajo, me hacían sentir que jamás me equivoque de escoger esta profesión de artista.

Para finalizar quiero decir que en esta vida hay que ser siempre agradecidos por todo los que nos da y por todo lo que nos quita también. Entonces agradeceré en primer lugar a Dios por darme la dicha de tener a la mejor madre del mundo y en segundo lugar a todas las personas que me apoyaron y a los que me ignoraron, en esta travesía pues fueron ellos quienes hicieron que madurar de una forma más acelerada.

"Para conocer la felicidad, primero debes conocer la tristeza"

RÉALISÉ GRÂCE À LA PARTICIPATION DE

Relations internationales et Francophonie
Québec

Carrefour de **solidarité** internationale

165 Moore, Sherbrooke, QC J1H 1B8

819-566-8595 | info@csisher.com | www.csisher.com

2016 - tous droits réservés